



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU

CHAPITRE XIX.

Part que prit Ximenès à l'Inquisition.

On lit dans plusieurs ouvrages que ce fut Ximenès , de concert avec le cardinal Mendoza , qui conseilla à la reine Isabelle d'introduire l'Inquisition en Espagne ; et récemment encore , M. de Rotteck a renouvelé cette assertion dans son ouvrage sur l'Espagne et le Portugal (1839). Mais déjà Llorente lui-même l'avait déclarée fausse (1); et d'ailleurs il aurait suffi d'une connaissance très-ordinaire des faits , pour savoir que Ximenès ne vint à la cour que *dix ans après* la fondation de ce tribunal, et qu'à l'époque de son établissement il n'était encore qu'un prêtre inconnu. Sa première participation aux affaires de l'Inquisition date de l'an 1496 , alors que le roi Ferdinand se plaignit au pape de ce que les inquisiteurs avaient, sans l'approbation royale, disposé de la fortune des condamnés , et porté préjudice au trésor. Nous avons vu plus haut que vraisemblablement les inquisiteurs , en attribuant aux enfants des condamnés la fortune de leurs parents , ont plus d'une fois ravi au fisc la proie sur laquelle il comptait , et excité par là le mécontentement du roi. En conséquence, le pape Alexandre VI , qui précisément dans ces temps de guerre

(1) Llorente, t. I, p. 354.

avait grandement besoin de l'amitié de Ferdinand , chargea l'archevêque Ximenès (29 mars 1496) d'examiner cette affaire avec un soin particulier , et d'ordonner, s'il était nécessaire , la restitution de ce qui avait été soustrait au fisc. On ignore l'issue de cette affaire (1).

Nous n'en savons guère davantage au sujet des rapports de l'archevêque avec l'Inquisition , sous le second Grand-inquisiteur , Déza , qui s'éleva par ses connaissances à ce poste important , et plus tard au siège archiépiscopal de Séville , en même temps qu'il se faisait un nom parmi les théologiens de l'Espagne.

Déza avait toujours à ses pieds un lion apprivoisé : Prescott trouve cela tout à fait digne d'un juge suprême d'hérétiques ; et Llorente nous le dépeint en effet comme un homme d'un caractère sévère, un vrai lion, plus dur que Torquémada même , et qui a transporté les terreurs de l'Inquisition en Sicile et à Naples (2). Mais en revanche , le libéral Muñoz, académicien espagnol, dans son éloge de Lébrija , nomme Déza , qui cependant avait poursuivi Lébrija, un prélat d'une grande bonté et un théologien de beaucoup de science (*Memorias de la real Academia de la historia*, t. 3, p. 17); et nous pouvons ajouter qu'il fut du petit nombre des hommes éclairés en Espagne qui appuyèrent Colomb, et à qui , par conséquent , on doit , médiatement du moins, la découverte du Nouveau-Monde.

Mais ce qui contribua le plus à faire à Déza une si mauvaise réputation comme Grand-inquisiteur , ce fut son coadjuteur, Diego Rodriguez de Lucero, écolâtre d'Almeria et inquisiteur à Cordoue : il poursuivait même des innocents , se permettait toutes sortes de rigueurs , et abusait de la confiance de Déza. Dès l'an 1506 , Pierre Martyr le

(1) Llorente, t. 4, p. 248, 249. (2) *Ibid.*, t. 1, p. 330, 334.

représente comme un homme *severus et iracundus a natura, judaico nomini et neophytis infensissimus* (1) ; et l'année suivante , il répète à plusieurs reprises qu'il porte à tort le nom de *Lucerius*, et qu'on devrait l'appeler *Tenebrerius* (2).

Un des procès les plus odieux occasionnés par Lucero , fut celui de Talavera , archevêque de Grenade ; et ce fut aussi ce procès qui mit de nouveau Ximenès en rapport avec l'Inquisition.

Malgré les vertus de Talavera et les services qu'il avait rendus en s'occupant de la conversion des Maures , il vint à l'esprit de Lucero d'accuser ce noble prélat de tendances judaïques , parce que , dès le principe , il s'était opposé à l'établissement de l'Inquisition ; que constamment il avait protégé les nouveaux chrétiens qui étaient suspects ; et qu'enfin, du côté maternel, il était d'origine juive. Bientôt le Grand-inquisiteur lui-même , à qui Lucero mit sous les yeux un nombre suffisant de témoins, peut-être corrompus, adopta le plan de poursuite imaginé contre le prélat (3) ; et dès le commencement de 1506 , Pierre Martyr se plaignit de l'outrage fait à l'homme , selon lui , le plus saint de l'Espagne (4).

On accusa d'hérésie, en même temps que Talavera, plusieurs de ses parents , qui furent même mis en prison ;

(1) Martyr, Ep. 295.

(2) *Ibid.*, Ep. 333, 334, 339, 342.

(3) *Ibid.*, Ep. 333, 339.

(4) *Ibid.*, Ep. 295. D'après Llorente (I, 344), Lucero doit avoir entretenu la reine Isabelle du soupçon qu'il faisait planer sur Talavera ; mais Isabelle était morte plus d'un an et demi auparavant. Léonce de Lavergne , dans un article sur Ximenès , publié dans la *Revue des deux mondes*, est inexact aussi, lorsqu'il prétend que Talavera fut poursuivi par l'Inquisition, à cause du projet qu'il avait formé de procurer aux Maures une version arabe de la sainte Bible.

par exemple, son neveu, François Herrera, doyen de la cathédrale de Grenade, la mère et les sœurs de ce chanoine (1).

Llorente rapporte que Déza voulut charger Ximenès d'examiner l'orthodoxie de l'archevêque de Grenade (2); mais que Ximenès, de son côté, instruisit Jules II de toute l'affaire, et entra ainsi dans la voie qui rendit réellement à l'accusé la sécurité et le repos (3). En effet, le pape enleva au Grand-inquisiteur l'examen de toute cette affaire, pour en charger son nonce en Espagne, Jean Rufo, évêque de Saint-Bertinoro (dans la Romagne), ainsi qu'une commission nommée *ad hoc* (4).

Ce procès mémorable n'est raconté par Llorente que d'une manière fort incomplète; mais, par bonheur, Pierre Martyr, qui joua dans cette affaire un rôle assez important, nous en fait connaître tout le détail.

L'enquête fut ouverte au printemps de l'an 1507, soit à la résidence royale même, à Torquemada, où demeura longtemps l'infortunée reine Jeanne après la mort de son époux, soit dans le voisinage de cette petite ville, à Palencia; et Talavera envoya à la cour un chargé de pouvoirs, pour y traiter ses intérêts. Il choisit à cet effet le chanoine Gonzalez Cabecas, avec lequel Pierre Martyr travailla fort énergiquement en faveur de l'archevêque, son respectable ami. Il mit sous les yeux

(1) Martyr, Ep. 342.

(2) Nouvelle qui tranquillisa et Talavera lui-même et le peuple qui l'aimait beaucoup. C'est ce que Talavera rapporte lui-même dans sa lettre à Ferdinand imprimée dans les *Memorias*, etc., t. VI, p. 489.

(3) Llorente, t. I, p. 342.

(4) Martyr, Ep. 334. Llorente nomme faussement ce nonce, évêque de Bristol. P. Martyr, Ep. 428, nomme expressément Rufo *episcopus Britonoriensis*.

des juges l'âge avancé du prélat (80 ans), sa vie sainte et généralement admirée, ainsi que son zèle pour la conversion des Maures (Mart. Ep. 334). Le nonce lui-même, ami de P. Martyr (Ep. 328-330), témoigna beaucoup de bienveillance aux accusés, parla au pape en leur faveur (Ep. 334-335) et envoya la procédure à Rome, d'où revint bientôt l'acquiescement complet de Talavera et de ses proches (Ep. 342). Toutefois ce prélat ne survécut pas longtemps à cet événement, et déjà, dans une lettre du 31 mai 1507, P. Martyr déplore la mort de ce sage et pieux pontife, qu'il compare ailleurs au roi Salomon et au patriarche de la vie monacale, saint Hilarion (1).

Un autre procès, plus scandaleux encore que le précédent, amena l'élévation de Ximenès à la dignité de Grand-inquisiteur. Afin de se sauver eux-mêmes, quelques habitants de l'Andalousie accusés d'hérésie, en avaient dénoncé faussement un très-grand nombre d'autres, dans l'espoir qu'une si grande multitude de suspects ferait accorder une amnistie générale, et que leur procès tomberait en même temps. Il n'en fallut pas davantage à Lucero, qui était crédule et croyait voir partout des hérétiques, pour menacer de faire le procès à une foule de personnes de toute condition, de tout sexe et de tout âge, gentils-hommes, dames, chanoines, religieuses, personnages considérés de toute espèce; et Déza y donna son consentement. Mais Ximenès pria Ferdinand de remédier à un pareil désordre, et de faire des démarches auprès du pape pour obtenir la destitution du Grand-inquisiteur Déza. Selon Zurita, qui rapporte ces faits (2). Ximenès aspirait

(1) Martyr, Ep. 334. Llorente, t. I, p. 342, se trompe quand il dit que ce procès dura trois ans; il dura tout au plus un an et demi; et il n'est guère plus exact quand il ajoute que Talavera survécut de quelques mois à son acquiescement, puisque celui-ci eut lieu le 21 mai 1507, et que le 31, le prélat n'était déjà plus.

(2) Zurita, *Anales*, t. VI, l. 7, c. 29. Cfr. Martyr, Ep. 370.

dès cette époque à devenir lui-même Grand-inquisiteur ; mais Ferdinand n'entra pas dans ce plan ; et lorsque, bientôt après, le roi Philippe arriva en Espagne, Déza fut relégué dans son diocèse, la juridiction du Grand-inquisiteur suspendue et les affaires de l'Inquisition confiées au conseil royal ; mesure qui, au témoignage de Zurita, fut vivement blâmée par les Espagnols (1).

Mais après la mort de Philippe-le-beau, Déza protesta contre ce qui s'était passé et rentra même dans sa charge de Grand-inquisiteur. On reprit en même temps le procès intenté à ceux qui étaient faussement accusés ; mais alors Cordoue se mit en pleine insurrection (le 6 octobre 1506) : Lucero dut fuir ; les bâtiments de l'Inquisition furent forcés ; le marquis de Priégo relâcha tous les prisonniers ; et, de concert avec le chapitre de la cathédrale et le magistrat civil, demanda à Déza la déposition de Lucero (2).

Le Grand-inquisiteur s'y refusa, de sorte que l'émeute, devenant toujours plus dangereuse, se propagea dans toute l'Andalousie. Alors Ferdinand reconnut enfin lui-même que Déza, son ami et son confesseur, contre lequel l'indignation générale se manifestait si haut et d'une manière si violente, ne pouvait rester plus longtemps à la tête de l'Inquisition ; et pendant son séjour en Italie, il fit auprès du pape Jules II les démarches nécessaires pour que la charge de Grand-inquisiteur fut transférée à Ximenès. Conformément à la volonté du pape, Déza résigna alors sa charge, et Ximenès prit sa place en vertu d'un édit royal du 18 mai 1507. Toutefois sa juridiction ne s'étendit pas, comme celle de ses prédécesseurs, sur la Castille et l'Aragon, mais seulement sur le

(1) Zurita, *Anales*, ib., c. 2.

(2) *Ibid.*, An., t. VI. l. 7, c. 42. Llorente, t. I, p. 346 et 348. Ferreras, p. 42, § 202.

premier de ces royaumes : le Grand-inquisiteur de l'Aragon fut confié à don Juan Enguera, évêque de Vich. Ce fut seulement après la mort d'Enguera et celle de son successeur, le chartreux don Louis Mercader (1516), que le Grand-inquisiteur de l'Aragon fut aussi offert à Ximenès ; mais il le refusa, et recommanda pour cette place le doyen Adrien de Louvain, qui, après la mort de Ximenès, réunit de nouveau les deux Grands-inquisiteurs (1).

Aussitôt après son élévation à la dignité de Grand-inquisiteur, Ximenès publia des ordonnances détaillées, qui furent promulguées dans toute la Castille, et qui prescrivait aux nouveaux convertis la manière dont eux-mêmes, leurs enfants et leurs sujets, devaient se conduire, et assister aux offices divins, etc., pour ne pas encourir le soupçon de rechute, de magie, etc. Il ordonna en temps de les instruire plus exactement encore des doctrines du christianisme, les avertit de ne pas blasphémer, et chercha ainsi, d'une manière équitable et humaine, à rendre moins nombreux à l'avenir les procès de l'Inquisition (2). Llorente lui-même reconnaît que Ximenès prit tous les soins possibles pour que les nouveaux chrétiens fussent bien instruits, et que dans ce but, il établit pour eux, dans les villes d'une certaine importance, des pasteurs spéciaux, qui devaient les visiter à domicile, les instruire, et par là, les préserver de l'Inquisition (3).

Après ce début, le premier soin du nouveau Grand-inquisiteur fut de terminer le grand procès de Cordoue (4).

(1) Llorente, t. I, p. 370, 374. Gomez, *De rebus gestis Francisci Ximenii*, (dans l'ouvrage intitulé : *Hispaniæ illustratæ scriptores*, p. 4407.)

(2) Gomez, t. c. p. 4004. (3) Llorente, t. I, p. 360.

(4) Llorente, t. I, p. 349, croit que Ximenès ne montra d'abord de la douceur que pour empêcher les Cortès de lui retirer la régence de Castille ; mais

Il suspendit sur-le-champ Lucero, et se le fit amener prisonnier à Burgos et garder dans la forteresse de cette ville, pour qu'il eût à rendre compte de sa conduite (1).

Ximenès fit également emprisonner les témoins suspects, et, vu l'importance et l'étendue de ce procès, il établit, du consentement du roi, une *junte* de vingt-deux membres, choisis parmi les hommes les plus dignes d'estime, comme le reconnaît Llorente lui-même (t. I, 352). Cette *junte*, sous le nom de *congrégation catholique*, devait, sous la présidence du cardinal, diriger toute cette enquête. Les membres qui la composaient étaient, outre Ximenès, l'évêque de Vich, Grand-inquisiteur d'Aragon, les évêques de Ciudad Rodrigo, de Calahorre et de Barcelone, l'abbé mitré des Bénédictins de Valladolid, le président ainsi que huit membres du Conseil de Castille, le vice-chancelier et le président de la chancellerie d'Aragon, deux membres du tribunal suprême de l'Inquisition, deux inquisiteurs provinciaux et un auditeur de la chancellerie de Valladolid.

Il est clair que si Ximenès appela tant d'Aragonais à faire partie de cette *junte*, c'est qu'en Castille beaucoup de familles étaient elles-mêmes intéressées au procès, à cause de leur parenté, proche ou éloignée, avec les accusés ou les accusateurs, et qu'ainsi des Aragonais devaient paraître moins sujets à la prévention.

Dès le mois de novembre 1507, Pierre Martyr, qui vivait à la cour, écrivait, à propos de ce procès, au comte Ten-

il ne faut pas une si grande connaissance de l'histoire d'Espagne, pour savoir que Ximenès ne fut Grand-inquisiteur que lorsque Ferdinand fut revenu de Naples, et que sa participation au gouvernement provisoire avait cessé.

(1) Gomez, l. c., p. 4004. Llorente, l. c., t. I, p. 350.

dilla, vice-roi de Grenade, et au doyen de la cathédrale de cette ville, qu'à la vérité Lucero soutenait absolument son innocence, mais que ses juges le regardaient comme suspect d'une dureté excessive et de cruauté (1). En mars suivant, il écrivait que les juges examinaient avec beaucoup de soin chacun des jugements portés auparavant par Lucero, et que cet homme avait puni même des innocents, sur des accusations peu vraisemblables (2).

Le 9 juillet 1508, la *junte* déclara que les témoins qui avaient déposé contre les accusés de Cordoue étaient, à cause de leur caractère et de leurs contradictions, tout à fait indignes de confiance, et qu'ils avaient avancé des choses absolument incroyables en elles-mêmes. En conséquence, les prisonniers furent rendus à la liberté, et réparation fut faite à leur honneur, ainsi qu'à la mémoire de ceux qui étaient morts dans cet intervalle; on rebâtit les maisons abattues sous le soupçon d'être des synagogues secrètes, et l'on effaça des archives du tribunal les observations défavorables qui avaient été faites sur ceux qui étaient soumis à l'enquête.

Cet arrêté fut proclamé publiquement à Valladolid le 1^{er} août 1508, avec beaucoup de solennité, en présence du roi et d'un grand nombre de grands et de prélats (3). D'après Llorente, on garda encore quelque temps Lucero dans la prison de Burgos; puis, par un excès de douceur, on le renvoya dans son évêché d'Almería (4). Il est vrai que beaucoup de personnes, entr'autres Pierre Martyr (Ep. 393) trouvèrent qu'on l'avait traité avec trop de douceur; mais s'il n'avait manqué que par trop de crédulité et par un faux zèle, plutôt que par méchanceté; et si rien, comme l'insinue Gomez (1004, 18), ne prouva qu'il eût été

(1) Martyr, Ep. 370, 372.

(2) Ibid., Ep. 375.

(3) Llorente, t. I, p. 352.

(4) Ibid., p. 353.

de mauvaise foi dans sa manière d'agir, il était bien naturel, dans ce cas, qu'on l'élargît, après un emprisonnement d'une année, privé de sa place d'inquisiteur et réduit au bénéfice qu'il possédait antérieurement. Quant au titre d'évêque d'Almería, libre à lui de remercier Llorente dans l'autre monde de le lui avoir donné, car, en ce monde, il ne fut jamais que chanoine (Gomez, ib.).

Vers le même temps, Ximenès éleva un beau monument à sa gloire, comme Grand-inquisiteur, par la protection qu'il accorda à l'illustre savant Antoine de Lébrija ou Nébrissa, ville voisine de Séville. C'était un des humanistes les plus distingués de l'Espagne, comme nous l'avons vu dans les deux chapitres qui traitent de la fondation de l'université d'Alcala, et de la Polyglotte de Complute. La franchise avec laquelle il signala, dans ses remarques critiques sur différents passages de l'Écriture sainte, des fautes de traduction dans la Vulgate (1), lui attira, de la part de plusieurs théologiens, de vifs reproches de témérité. Déza, de son côté, attacha de l'importance à leurs accusations et prohiba les deux premières *Quinquagènes* de ses *recherches bibliques*. La conséquence de cette prohibition fut que Lébrija suspendit la publication de quelques autres ouvrages qu'il avait faits, et ne les donna au public qu'à l'avènement de Ximenès à la charge de Grand-inquisiteur. Il lui présenta alors aussi pour sa défense une apologie pleine de vivacité et de franchise. C'est ainsi que les faits sont racontés par l'académicien Munoz (*Memorias*, etc. t. III, p. 17), et Antonio, auteur d'une Histoire littéraire de l'Espagne (*Bibliotheca hispana*, t. I, p. 109). Quant à ce que raconte Llorente (t. I, p. 343) de mauvais traitements infligés à Lébrija, son récit repose entièrement sur une

(1) Du Pin, Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques, etc. XIV, p. 124.

erreur. En effet, malgré l'interdiction de ses ouvrages, il ne fut plus inquiété par Déza et vécut tranquille, soit comme professeur à Salamanque, soit à la cour comme historiographe; Ximenès, de son côté, se attacha en 1508, l'employa à l'édition de sa Polyglotte, le nomma professeur à la nouvelle université d'Alcala et l'honora de son amitié. Il prenait conseil de lui dans tout ce qui avait rapport aux affaires de l'université; et souvent même, de sa fenêtre, il s'entretenait familièrement avec lui. Ximenès ne cessa, tant qu'il vécut, de protéger également d'autres savants, tels que le premier chancelier d'Alcala, l'abbé Lerma et le savant Vergara, contre les tentatives employées pour les faire inquiéter par l'Inquisition (1).

Llorente rapporte encore beaucoup d'autres choses honorables pour Ximenès, en sa qualité de Grand-inquisiteur. La plus digne d'attention, selon nous, c'est la surveillance sévère qu'il exerçait sur les employés de l'Inquisition. Les événements de Cordoue avaient montré comment des employés subalternes peuvent abuser de leur autorité, de la manière la plus tyrannique et la plus dangereuse. Il était donc tout à fait naturel que Ximenès mît des bornes à leur pouvoir, leur ôtât entr'autres le droit de commuer les pénitences imposées et d'y en substituer d'autres; qu'enfin, il examinât attentivement leur conduite et en destituât plusieurs. Ce fut en vain que ces derniers protestèrent et en appelèrent au pape; loin de leur venir en aide, le pontife se déclara décidément pour Ximenès (2).

Mais, d'autre part, le Cardinal ne put obtenir que le Conseil suprême de l'Inquisition fût uniquement composé d'ecclésiastiques; et la réponse qu'il reçut à ce sujet de

(1) Llorente, t. II, p. 8, 454. (2) Ibid., t. I, p. 358, 359.

Ferdinand, le 11 février 1509, prouve mieux que toute autre chose que l'Inquisition, comme nous l'avons montré précédemment, était une institution purement politique. Ximenès voulut protester contre la nomination de Hortugno Ybaguez d'Aguirre au Conseil suprême, à cause de sa qualité de laïc ; mais Ferdinand répliqua que le Conseil suprême de l'Inquisition avait reçu sa juridiction du roi, et qu'ainsi le roi pouvait faire entrer qui bon lui semblait, comme dans tout autre tribunal. Ximenès dut céder ; mais lorsqu'après la mort de Ferdinand, il devint lui-même régent de Castille, il exclut Aguirre de ce conseil. Charles-Quint l'y rétablit toutefois encore après la mort du Cardinal : c'était d'ailleurs un personnage plein de mérite (1).

Ximenès déposa aussi le secrétaire du Conseil suprême. Antoine Ruiz de Calcena ; Llorente n'en dit pas le motif (t. I, p. 360), mais en revanche il nous rapporte un autre fait d'une manière assez complète.

L'aide du geôlier de l'Inquisition à Tolède avait eu avec quelques prisonnières des rapports scandaleux ; et cette affaire avait eu un grand éclat et avait excité une vive indignation. C'est sans doute aussi à cet événement qu'a rapport l'écrit du chevalier Gonzalo de Ayora, que Llorente cite ailleurs en partie, et où l'auteur déplore, dans les termes les plus expressifs que le zèle puisse inspirer, un si honteux désordre.

Ximenès reconnut aussi tout de suite combien il était urgent de remédier radicalement à cet abus, et, avec l'assentiment du Conseil suprême, ce prélat d'un caractère ferme et énergique n'hésita pas à prononcer la peine de mort pour tout crime contre les mœurs, commis par un employé de l'Inquisition avec une prisonnière (2).

(1) Llorente, t. I, p. 359.

(2) Ibid. 359 p.

Nous avons déjà parlé plus haut de plusieurs autres bonnes mesures prises par le nouveau Grand-inquisiteur, pour que les nouveaux convertis fussent mieux instruits des choses religieuses, et prémunis contre toute inconsidération dangereuse : nous avons cité, par exemple, la fondation de paroisses spéciales pour les nouveaux chrétiens, et les règles de conduite qu'il leur donna pour éviter de se rendre suspects aux inquisiteurs.

Par une prescription d'un autre genre, d'ailleurs peu importante en elle-même, il ordonna, en 1514, de donner désormais aux croix peintes en quelques endroits du Sanbenito, la forme d'une croix de Saint-André, afin, comme le dit Llorente, que la croix de Jésus-Christ ne fût pas profanée en figurant sur les habits des condamnés (1).

Mentionnons encore que Ximenès cessa d'accorder aux receveurs des biens confisqués des agents payés par le fisc ; qu'il imposa aux receveurs l'obligation de les payer de leurs propres deniers, leur demanda à eux-mêmes un compte rigoureux des biens qu'ils administraient, et publia une instruction spéciale pour les receveurs et ceux qui tenaient les livres (2).

Nous regrettons beaucoup que parmi les nombreux procès qui *doivent* avoir eu lieu sous Ximenès, Llorente ne nous en ait conservé que *quatre* ; rien n'eût été plus propre à nous faire connaître exactement la manière dont ce prélat s'acquittait de ses fonctions tant décriées d'inquisiteur.

Le premier des procès dont Llorente nous fait part est de l'an 1511. Il a rapport à une espèce de dévotion, fille d'un campagnard de Piedrahita, dans le diocèse d'Avila, et qui portait l'habit des tertiaires de Saint-Dominique.

(1) Llorente, t. I, p. 360. (2) Reuss, Collect. etc., p. 92 et 129.

Elle prétendait être en relation avec le Christ et la sainte Vierge, entrait avec eux dans des entretiens fréquents et s'appelait la fiancée de Jésus-Christ. Elle se croyait en outre constamment accompagnée de la sainte Vierge, et s'arrêtait aux portes où elle voulait entrer, faisant toute sorte de démonstrations de politesse pour engager Marie à passer la première. Le roi Ferdinand la fit venir à Madrid, et s'entretint avec elle, ainsi que Ximenès.

Comme les avis des théologiens les plus distingués étaient fort partagés sur son compte, que les uns la regardaient comme une visionnaire qui se faisait illusion à elle-même, et les autres comme une sainte; Rome, d'une part, fit examiner cette affaire par son nonce et deux autres évêques, tandis que de l'autre, l'Inquisition, comme c'était son devoir, intentait un procès à cette fille. Ximenès, en particulier, la regardait comme inspirée; et le tribunal lui-même, ne trouvant rien de dangereux dans sa conduite, rien qui sentit l'hérésie ou la fourberie, ne l'inquiéta pas davantage (1).

Le second procès que nous communiquons Llorente (I, 363) est celui de Juan Henriquez de Médina, que les inquisiteurs de Cuenca déclarèrent après sa mort coupable d'hérésie, et dont ils voulurent en conséquence confisquer les biens. Les héritiers en appelèrent au Grand-inquisiteur, et Ximenès nomma des commissaires pour examiner de nouveau le procès. Ces commissaires, suivant l'usage suivi jusqu'alors par l'Inquisition, refusèrent de communiquer aux parents du défunt les actes d'accusation et les noms des témoins; mais les intéressés s'adressèrent à Léon X, qui, par des brefs du 8 février et du 9 mai 1517, exigea, sous peine d'excommunication, la communication

(1) Llorente, t. I, p. 361-363. Martyr, Ep. 428, 431, 489. Fléchier, liv. VI, p. 489. Ferreras, t. VIII, p. 354, § 276.

des actes, et un jugement *équitable*. Henriquez fut ensuite complètement absous.

Quant à Ximenès, qui était alors près de sa fin, il paraît n'avoir pris à cette affaire aucune autre part que la nomination des commissaires dont il a été parlé.

Vient ensuite un troisième procès dont Ximenès ne vit pas l'issue. Jean de Covarrubias, de Burgos, qui déjà avait été absous une fois, fut de nouveau dénoncé après sa mort par le fiscal. Mais Léon X, dont il avait été le condisciple, s'intéressa tout d'abord à cette affaire, et ordonna à Ximenès, par une lettre du 15 février 1517, de la terminer promptement et d'user de douceur: il ne tarda pas même à évoquer cette cause à Rome. Ximenès fit à ce sujet des représentations; et après sa mort, qui arriva la même année en automne, Charles-Quint protesta avec tant de force contre ce qu'il appelait un empiètement sur les droits de l'Inquisition, que le pape abandonna de nouveau ce procès au successeur de Ximenès, le cardinal Adrien. Llorente ne dit pas comment il se termina (1).

Quant au quatrième procès, Llorente n'indique pas que Ximenès y ait pris la moindre part (2). Les supérieurs des Augustins se plaignaient de ce que les inquisiteurs avaient procédé contre plusieurs de leurs moines. Léon X, par un bref du 13 mai 1517, leur accorda le privilège d'être désormais jugés en matière de foi, non par l'Inquisition, mais par leurs supérieurs. Nous ne savons si Ximenès approuva ce privilège; mais, dans le fait, si nous ne connaissions Llorente, nous devrions croire qu'il n'a voulu choisir que des procès propres à montrer combien le Saint-Siège cherchait à adoucir l'Inquisition.

(1) Llorente, t. I, p. 364. (2) *Ibid.*, p. 365.

A propos de cette tendance des papes, il existe un décret fort remarquable destiné à la combattre. Par ce décret, qui est du 31 août 1509, le roi Ferdinand menace de la peine de mort quiconque obtiendrait ou publierait une bulle du pape ou de son légat, ou un document quelconque, qui fût préjudiciable à l'Inquisition. Il va sans dire que Llorente trouve fort naturel et fort juste cette faveur *sanglante* accordée à l'Inquisition; et cela ne dérange pas du tout l'opinion où il est que l'Inquisition était une institution ecclésiastique (1).

Il montre encore ailleurs d'une manière bien remarquable, avec quelle facilité les contradictions s'harmonisent dans son esprit. Ainsi, il regarde comme provenant de Ximenès un roman allégorique sur l'Inquisition, intitulé *Du gouvernement des princes*, et publié sous le voile de l'anonyme. Cet ouvrage, selon lui, prouverait que Ximenès était lui-même peu favorable à l'Inquisition, et qu'il désirait y apporter beaucoup de changements importants, entr'autres, la publicité (2). Cette production étrange est adressée à Charles-Quint, encore prince des Asturies, et rapportée en partie dans le quatrième volume de Llorente.

Il présume que Ximenès l'a composée lui-même ou fait rédiger avant d'être nommé Grand-inquisiteur et après la mort d'Isabelle, ainsi, entre 1504 et 1507; et il ne fait pas attention que, quelques pages plus haut (IV, p. 389), il avait assigné pour époque à cet ouvrage l'année 1516, ou à peu près. Cette dernière date est effectivement la plus vraisemblable; car, de 1504 à 1507, Charles-Quint n'avait encore que de quatre à sept ans, et n'était nullement capable, par conséquent, d'apprécier des matières si importantes.

(1) Llorente, t. I, p. 368. (2) *Ibid.*, p. 355-357.

Malgré le plaisir que j'aurais à faire honneur à Ximenès des principes d'humanité énoncés dans ce livre, il m'est toutefois impossible de rejeter le doute bien fondé que j'éprouve à ce sujet. Ainsi, l'écrit en question recommande d'une manière pressante au prince Charles plusieurs changements à introduire dans l'Inquisition; par exemple, la publicité. Or, c'est Ximenès qui avait déterminé Ferdinand à ne pas céder en ce point au désir des nouveaux chrétiens; et comme ceux-ci, pour obtenir une telle concession, avaient offert au roi la somme de 600,000 ducats, Ximenès, à ce que l'on dit, lui offrit, en guise de dédommagement, une somme considérable provenant de sa cassette privée (1).

En outre, lorsqu'après la mort de Ferdinand, les nouveaux chrétiens firent de pareilles offres à Charles, devenu roi, qu'ils allèrent jusqu'à lui offrir 800,000 écus d'or, et que G. de Croy, seigneur de Chièvres, gouverneur du prince et son ami intime, appuyait leurs prières, ce fut Ximenès encore qui protesta contre cette concession (2) et adressa au roi la lettre suivante: « Très-puissant roi catholique et gracieux Seigneur! Votre Majesté doit savoir que les rois catholiques ont donné tant de soins au sacré tribunal de l'Inquisition, qu'ils en ont examiné les lois et les institutions avec tant de prudence, de sagesse et de scrupule, qu'elles peuvent réellement se passer d'une transformation, et que ce serait, en effet, dommage de les changer. Une telle innovation me serait surtout douloureuse dans les conjonctures actuelles, parce que les Cata-

(1) Llorente, t. I, p. 366.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 367. Fléchier, l. VI. Jost, *Gesch. der Juden*, Thl. 8, p. 237. Ximenès aurait peut-être ignoré cette offre avant que Charles l'eût acceptée, s'il n'en avait reçu avis par le cardinal Pucci, qui voulait l'obliger, parce que son neveu était destiné à la nonciature de Castille.

lans et le pape en prendraient certainement occasion d'aller plus loin encore dans leur mépris pour l'Inquisition. Je reconnais que Votre Majesté est dans un pressant besoin d'argent ; mais la pénurie dans laquelle se trouvait le roi catholique Ferdinand , l'aïeul de Votre Majesté , était certainement plus grande encore ; et quoique les nouveaux convertis lui offrissent pour la guerre de Navarre la somme de 600,000 ducats d'or , il ne les accepta cependant pas , parce qu'il préférerait le culte de la religion chrétienne à tout l'or du monde (1).

» Plein des sentiments de fidélité qui doivent animer un sujet, et du zèle que je dois avoir pour la dignité à laquelle Votre Majesté m'a élevé , je vous prie , Sire , d'ouvrir les yeux , d'imiter l'exemple de l'aïeul de Votre Majesté , et de ne consentir à aucune innovation dans la manière d'agir de l'Inquisition. Je remarque à ce propos que tous les reproches que lui font ses adversaires ont déjà été détruits sous les rois catholiques , de glorieuse mémoire , et qu'on ne peut apporter de modification à la moindre des lois de l'Inquisition , sans porter atteinte à la gloire de Dieu , et sans rabaisser vos illustres ancêtres. Que si cette considération ne faisait aucune impression sur Votre Majesté , je la prierais au moins de faire attention à ce qui s'est passé récemment à Talavera de la Reina , où un juif nouvellement converti , ayant appris le nom de celui qui l'avait accusé près de l'Inquisition , se mit à sa recherche et le perça d'un coup de lance. La haine contre ces dénonciateurs est en effet si grande , que , si l'on ne s'oppose à la manifestation de leurs noms , ils seront assassinés , non-seulement en secret , mais sur les places publiques , et même dans les églises , et que personne , à l'avenir , ne

(1) On voit que Ximenès ne parle pas ici de l'offre qu'il fit lui-même à Ferdinand, si toutefois elle a jamais eu lieu.

voudra plus, par de pareilles dénonciations, compromettre sa propre vie. Mais alors aussi, c'en est fait de ce tribunal sacré, et la chose de Dieu reste sans défenseurs. J'ai la confiance que Votre Majesté, mon roi et mon seigneur, ne sera pas infidèle au sang catholique qui coule dans ses veines, et se persuadera que l'Inquisition est un tribunal de Dieu, et une institution distinguée des prédécesseurs de Votre Majesté. »

J'ai trouvé cette lettre dans Carnicero (II , p. 289-293). Gomez n'en a qu'un extrait.

Avec une telle manière de voir, il est impossible que l'ouvrage anonyme dont parle Llorente soit sorti de la plume de Ximenès ; il doit plutôt avoir pour auteur un de ceux-là mêmes dont Ximenès combattait l'influence sur Charles-Quint, dans la lettre que je viens de rapporter.

Dans une autre circonstance, Llorente se montre manifestement injuste envers Ximenès ; c'est lorsqu'il fait le relevé de ceux qui, pendant son administration, ont été punis par l'Inquisition. D'abord, ici comme toujours, les chiffres avancés par Llorente ne reposent pas sur des documents, mais sur un calcul de probabilité, dont j'ai déjà démontré la fausseté. Ensuite, de nouveaux motifs viennent encore dans cette circonstance aggraver le tort de Llorente. Ainsi, d'abord il porte à onze années le temps que Ximenès a exercé cette charge ; tandis que, d'après ses propres données, il n'y en a que dix : en effet il n'entra en fonction que le 1^{er} octobre 1507 (1). C'est déjà là une première différence à établir dans son calcul de probabilité. Ensuite, Llorente n'a pas fait attention qu'il ne devait pas mettre sur le compte de Ximenès les douze anciens tribunaux de l'Inquisition, avec leurs quotes-parts

(1) Llorente, t. I, p. 348.

présuées de condamnations ; mais seulement *sept* de ces tribunaux, puisqu'il était seulement Grand-inquisiteur de Castille et non de l'Aragon. Cette considération lui eût fait diminuer presque de la moitié, son nombre *hypothétique* de 2000 exécutés.

En 1514, Ximenès établit un nouveau tribunal à Cuenca, et Llorente commet de nouveau la faute que nous avons déjà blâmée ; il augmente le nombre des criminels en proportion du nombre croissant des tribunaux. Enfin, il part de la supposition tout à fait inadmissible, que Ximenès, dont il a lui-même loué la douceur, en a fait exécuter, chaque année, autant que ses prédécesseurs Torquémada et Déza, qu'il nous a dépeints comme des hommes cruels.

Nous ne savons donc rien de fixe, de certain, ni même de vraisemblable, sur le nombre des procès qui ont eu lieu sous Ximenès (1). Mais nous savons qu'il *arrondit* d'une manière plus exacte les ressorts des tribunaux particuliers, d'après les provinces et les évêchés ; et que, pendant son administration, on établit aussi des tribunaux de l'Inquisition dans la ville d'Oran, qu'il avait conquise, aux îles Canaries et en Amérique. Du reste, ces derniers tribunaux ne devaient pas avoir de juridiction sur les naturels du pays, mais seulement sur les anciens chrétiens qui y avaient émigré. Enfin, dans les affaires de l'Inquisition, comme dans tout le reste, Ximenès a toujours montré un caractère sévère, mais droit et loyal. C'est sous ce même aspect qu'il nous apparaîtra aussi dans la suite, sur un terrain où l'on n'aurait guère cru pouvoir rencontrer l'ancien Franciscain ; je veux parler de la guerre.

(1) Et c'est peut-être la faute de Llorente qui, pour n'être pas contrôlé, a brûlé presque tous les procès de l'Inquisition qu'il a eus en mains, et qui sans doute, s'il eût eu des pièces convaincantes, en aurait fait parade. (N. du T.)

CHAPITRE XX.

Conquête d'Oran.

DE tout temps, les faits militaires ont eu l'avantage d'être décrits par les historiens d'une manière plus complète, que les situations et les événements les plus importants de la paix ; et, cette fois encore, on possède sur les services rendus par Ximenès au sujet des conquêtes de l'Espagne en Afrique, des documents plus abondants que sur mainte autre action, même plus importante, de sa vie si pleine de grands faits.

Dès l'année 1505, lorsque le grand-capitaine, après ses heureuses campagnes en Italie, revint en Espagne couvert de lauriers et suivi d'un grand nombre de guerriers, Ximenès conseilla au roi de les employer à la conquête d'une place forte en Afrique. Il y était poussé d'une part, par le désir de voir de nouveau la Croix plantée dans ces contrées, où l'Eglise avait été autrefois si florissante, et où elle avait produit des hommes tels que saint Cyprien et saint Augustin ; et, d'autre part, en homme d'Etat plein de prudence, dont l'attention avait d'ailleurs été éveillée par les observations du savant voyageur Jérôme Vianelli de Venise, il reconnaissait aussi l'importance stratégique et commerciale d'un pareil établissement sur l'autre rivage de la Méditerranée.

En face du port espagnol de Carthagène, se trouve en Afrique la ville de Mazarquivir, port vaste et bien fortifié, formidable repaire de pirates, que, quelques années auparavant (1501), les Portugais avaient déjà, mais en vain, tâché de conquérir. Ce fut sur ce point que Ferdinand, secondé par les avances pécuniaires de Ximenès, dirigea, en septembre 1505, sa flotte d'invasion, sous la conduite de Diégo de Cordova et de Raymond de Cardona. L'entreprise réussit, et Cordova, avec une garnison considérable, resta comme gouverneur dans la place conquise, tandis que le reste de ses compatriotes retournèrent en Espagne (1).

Vers le même temps, Ximenès conçut le plan, beaucoup plus vaste, d'une nouvelle croisade destinée à reconquérir le Saint-Sépulcre, et il chercha à réunir, en les gagnant à ce dessein, les rois d'Espagne, de Portugal et d'Angleterre. Gomez nous a conservé à ce sujet une pièce remarquable; c'est une lettre adressée à notre prélat par le roi Emmanuel de Portugal, et qui est en même temps une expression de la haute estime de ce prince pour l'archevêque. Emmanuel forme l'espoir que le désir de Ximenès de reconquérir les Lieux Saints, et même de détruire le mahométisme, sera enfin accompli; tous les jours il s' imagine être déjà lui-même au tombeau du Christ, recevant des mains de Ximenès le vrai Corps du Seigneur. Il assure, en outre, qu'il attache un plus grand prix à la participation de l'archevêque à cette entreprise qu'à celle d'un roi puissant, attendu qu'un homme si pieux est favorisé de Dieu d'une manière toute particulière; que d'ailleurs, les ressources pécuniaires et la grande autorité du prélat, ainsi que son zèle et ses connaissances géographiques, sont d'une haute importance pour l'entreprise en question (2).

(1) Gomez, l. c., p. 4021-4024. Zurita, Anales, t. 6, l. 6, c. 45. Ferreras.

(2) Gomez, l. c., p. 4004, 4005. Quintanilla, p. 42 de l'appendice.

Toutefois, malgré cette ardeur et cet enthousiasme, un si beau plan échoua bientôt contre les événements politiques, et surtout à cause de l'avènement de Philippe au gouvernement de la Castille et de ses dissensions avec Ferdinand. Ximenès devait même avoir la douleur de voir exposée à un grand danger la petite colonie chrétienne de Mazarquivir.

En effet, pendant le mois même où Ferdinand revint d'Italie, pour reprendre, après la mort de Philippe, le gouvernement de la Castille (août 1507), la nouvelle possession espagnole en Afrique fut frappée d'un coup bien douloureux. Le gouverneur Cordova, voulant faire de nouvelles conquêtes, enleva heureusement aux Maures deux petites places, d'où il emmena un riche butin en hommes et en bétail. Mais au moment où, dans leur retraite, les vainqueurs s'apprétaient à prendre quelque repos, ils furent tout à coup surpris par les Maures et massacrés pour la plupart, de sorte que le gouverneur lui-même n'échappa qu'avec peine. Une seconde division de cette garnison, chargée de pourvoir d'eau la place de Mazarquivir, ne fut pas plus heureuse, et tomba tout entière entre les mains des Maures (1).

Gomez, en décrivant la douleur que ces revers causèrent à Ximenès, ajoute toutefois qu'ils achevèrent de mûrir dans l'esprit du prélat (2) le projet qu'il avait formé d'étendre encore en Afrique les conquêtes des Espagnols; et, en effet, il était dans le caractère du cardinal d'être affermi par les obstacles eux-mêmes dans ses desseins et ses résolutions.

Mais le retour de Ferdinand et les événements qui s'en suivirent l'empêchèrent d'abord de donner suite à cette

(1) Ferreras. (2) Gomez, l. c., p. 4004, 4025.

pensée. Ferdinand, comme nous l'avons vu aux chap. XVI et XVII, après avoir rejoint à Tortolès, le 29 août 1507, la reine Jeanne, sa fille, s'était rendu avec la cour à Maria del Campo, et avait remis le chapeau rouge au nouveau cardinal à Mahamud, bourg du voisinage. Ayant ensuite laissé Jeanne à Arcos, où elle eut dans la reine Germaine, une compagne capable de la distraire, si la chose eût été possible, Ferdinand, accompagné de Ximènes, de la cour et des conseillers, se rendit à l'ancienne ville de Burgos, pour travailler à guérir les maux du royaume (1).

Beaucoup de Grands n'avaient vu son arrivée qu'à regret, et avaient tâché d'y mettre obstacle; plusieurs même en étaient venus à une hostilité manifeste et déclarée; et ses plus violents adversaires, tels que don Manuel et quelques seigneurs flamands, jugèrent prudent de se sauver hors de l'Espagne. Andréa del Burgo, ambassadeur de l'empereur Maximilien, et qui avait tant travaillé contre la régence de Ferdinand, reçut son congé au milieu des compliments de la diplomatie. Du reste, Ferdinand se montra très-prudent et très-doux à l'égard de ses anciens ennemis, songeant plutôt à se les réconcilier qu'à les punir; et si parfois il venait à parler de leur conduite passée, c'était plutôt pour en plaisanter que pour leur en faire des reproches amers. « Qui aurait jamais pensé, disait-il un jour à un courtisan, que vous abandonneriez si facilement votre vieux maître, pour un maître si jeune et si inexpérimenté?— Qui aurait pensé, répliqua l'autre, que mon vieux maître survivrait au jeune (2)? »

(1) Martyr, Ep. 367, 368. Ferreras, etc. Jeanne ne voulut à aucun prix ^{les} accompagner à Burgos, parce que c'était là que son époux était mort.

(2) Martyr, Ep. 365. Gomcz, l. c., p. 4002. Ferreras. Prescott, II p., p. 457.

Mais il y en eut quelques-uns qui, même à cette époque, refusèrent de lui obéir, et dans la personne desquels Ferdinand, d'après le conseil de Ximènes, crut devoir donner un exemple de sévérité; et cela d'autant plus que l'empereur Maximilien cherchait de nouveau à réunir contre lui une partie de la noblesse, et voulait renvoyer encore Andréa del Burgo en Espagne en qualité d'ambassadeur (1).

Le premier qui éprouva la rigueur de Ferdinand, fut le duc de Najara, qui n'était pas venu comme les autres Grands saluer le roi à son arrivée, et qui même avait repoussé l'invitation de venir le trouver à Maria del Campo. Il dut, pour sa punition, livrer à Ferdinand toutes ses places fortes, et se contenter de la vie et du château de Najara. Toutefois, quelques années plus tard, le roi rendit au fils aîné de ce seigneur les biens qu'il avait confisqués (2).

Il punit plus sévèrement encore don Pédro, marquis de Priégo, membre de la noble famille de Cordova (Cordoue), et neveu du grand-capitaine. Par haine contre Lucero, il avait, comme nous avons vu, ouvert à Cordoue les prisons de l'Inquisition, et avait d'autant moins caché son opposition à la régence de Ferdinand, qu'il se croyait négligé par lui en comparaison des autres Grands. Bien plus, lorsque le roi envoya un commissaire à Cordoue pour ouvrir une enquête sur ce qui s'y était passé, Priégo s'oublia à tel point que, de concert avec le magistrat et quelques gentilshommes, il fit arrêter l'officier du roi et l'enferma dans sa forteresse de Montilla, où il ne le garda du reste que quelques jours. A la nouvelle de cet affront, le roi Ferdinand en personne se dirigea sans délai vers Cor-

(1) Zurita, l. c., t. VI, l. 8, c. 49. Ferreras. Prescott, II p., p. 446.

(2) Martyr, Ep. 363, 374. Ferreras.

due avec des forces considérables , en même temps que , par une mesure extraordinaire , il appelait aux armes tous les Andalous de vingt jusqu'à soixante ans , pour accabler d'une manière plus certaine l'auteur du désordre. En vain le Grand-connétable , le grand-amiral , le duc d'Albe et d'autres Grands , entr'autres le grand-capitaine , oncle de Priégo , intercédèrent pour le coupable , en rappelant au roi les services rendus par ses ancêtres , et surtout par son père , don Alonzo d'Aguiar , mort d'une manière si héroïque dans la guerre contre les Maures ; en vain Priégo lui-même offrit-il de se jeter aux pieds du roi pendant sa marche , et de demander humblement son pardon ; Ferdinand fut inébranlable. Alors , pendant que l'expédition en marche vers Cordoue avait fait halte à Valladolid , le grand-capitaine osa se plaindre à Ximenès de la trop grande rigueur du roi , et en particulier de ce qu'il n'avait pas même accueilli l'offre humiliante de Priégo. Mais le cardinal , quoique personnellement ami intime du grand-capitaine , lui répondit « que ce n'était pas là en effet une satisfaction suffisante , que Priégo devait plutôt livrer au roi toutes ses places fortes , sans quoi personne au monde ne pouvait le sauver , attendu qu'il ne s'agissait pas en cette occasion d'une offense à la personne de Ferdinand , mais d'une injure faite à la couronne et au royaume. » Ici , comme toujours , on voit en Ximenès un de ces hommes d'État qui cherchaient à briser le système féodal du moyen âge , et à réunir toute la puissance du royaume dans les mains d'un seul ; mais qui , en même temps , travaillèrent à la transformation de l'ancienne constitution germano-aristocratique en une nouvelle , abstraite et absolutiste , et , par le désir louable de remédier à un mal , en firent naître un autre.

Le grand-capitaine donna alors avis à son neveu que

le seul bon moyen qui lui restât , était de se soumettre sans restriction. Sur cela , Priégo se rendit au plus tôt à Tolède avec toute sa famille , pour s'y jeter aux pieds du roi. Mais il ne fut pas introduit ; et , banni à cinq lieues de la cour , il reçut l'ordre de livrer tous ses châteaux et ses biens. Le grand-capitaine en fit aussitôt dresser un état , qu'il présenta au roi , en lui disant : « Voilà , très-gracieux seigneur , le fruit des services rendus par nos ancêtres ; c'est le prix du sang de ceux qui sont morts , car nous n'osons pas prier Votre Altesse de prendre aussi en considération les services de ceux qui sont en vie. » Il voulait par là rappeler à la mémoire du roi les services qu'il avait rendus lui-même , principalement dans la conquête de Naples ; mais Ferdinand fut insensible ; il s'en tint à l'ordre qu'il avait donné , et les châteaux de Priégo durent être remis aux commissaires du roi.

Cela fait , le roi poursuivit sa route vers Cordoue , où il arriva le 7 septembre 1508 ; et aussitôt , il ordonna au Conseil de Castille de commencer l'enquête contre Priégo et les autres coupables. Quelques-uns des principaux gentilshommes de la ville et plusieurs hommes du peuple furent condamnés à mort , d'autres au bannissement , et les maisons des magistrats les plus coupables furent rasées. Quant à Priégo , il ne fut , par grâce , que banni de l'Andalousie , condamné à une amende de vingt millions de maravedis et à la perte de tous ses châteaux : le beau château de Montilla , entr'autres , où le commissaire royal avait été retenu prisonnier , fut entièrement détruit et rasé (1).

(1) P. Martyr raconte avec chaleur et assez au long l'infortune de son élève Priégo. Ep. 392, 393, 404, 405. Zurita, l. c. lib. 8, c., 20-22. Fléchier. liv. 3, p. 207-211. Ferreras. Prescott, II p., p. 459.

Le grand-capitaine crut que c'était pour Priégo un crime suffisant d'être de sa parenté, et que Ferdinand ne l'avait puni plus rigoureusement qu'il ne le méritait que par haine pour son oncle ; mais, dans le fait, le roi avait la même politique que son grand-chancelier Ximenès, et tous deux cherchaient à briser la puissance de la noblesse.

Le poids de la puissance royale se fit aussi sentir alors au jeune duc de Médina Sidonia et à son tuteur, don Pedro Giron, fils du comte d'Urena. Tous deux avaient été parmi les adversaires de Ferdinand, et le premier, conformément à la volonté de son père défunt, s'était en outre fiancé avec la sœur du second. Mais Ferdinand voulut détruire cette liaison, et faire épouser au jeune et puissant duc sa propre petite-fille, Dona Joanna, fille d'Aphonse d'Aragon, son fils naturel. A cette nouvelle, le duc et le comte pressèrent la conclusion de l'autre mariage ; mais alors Ferdinand se montra si menaçant, surtout à l'égard de Giron, que ces deux seigneurs trouvèrent bon de quitter l'Espagne et de se sauver en Portugal. Pour les punir, le roi confisqua alors tous les biens du duc ; et ce fut encore Ximenès, paraît-il, qui lui représenta que, pour une bonne administration, l'orgueil des Grands devait être dompté, quoi qu'il pût en coûter. Toutefois, deux ans plus tard, les deux fugitifs eurent la permission de rentrer en Espagne (1).

Enfin, on avait compté parmi les plus ardents adversaires de Ferdinand, Alphonse, évêque de Badajoz, de l'ancienne et noble maison de Manrique. Les plans de ce prélat étaient d'autant plus dangereux qu'il les avait concertés plus secrètement et avec plus d'habileté. Lorsque

(1) Martyr, Ep. 406. Zurita, l. c., c. 2 et 25. Ferreras. — Ni Gomez, ni Robles, ni Flécher ne parlent de cette affaire.

Ferdinand en fut instruit, l'évêque voulut se sauver en Flandre, mais il fut découvert dans un couvent près de Santander, non loin de la mer, et emprisonné dans la forteresse d'Atiença. Le roi pria alors Jules II de charger les évêques de Palencia et de Majorque, ainsi que le docteur Martin Hernandez de Angulo, de faire une enquête sur la haute trahison de ce prélat ; mais le pape rejeta les juges proposés, et nomma à cet effet le cardinal Ximenès et l'évêque de Burgos. En conséquence, le prisonnier fut tiré quelques mois plus tard de la forteresse d'Atiença et transporté à Illescas, où Ximenès s'occupait de cette enquête. Du reste, Manrique resta en possession de son évêché jusqu'en 1516, où il reçut celui de Cordoue (1).

Lorsque Ferdinand fut de retour du midi de l'Espagne, Ximenès l'aida encore à réprimer les troubles qu'excitait de nouveau la noblesse ; et, si nous pouvons nous en rapporter entièrement à Zurita, notre Cardinal joua alors le rôle de médiateur entre Ferdinand et les Grands, quoi qu'il travaillât surtout dans les intérêts du premier (2).

On ignore s'il prit part à la Ligue de Cambrai, qui fut conclue contre Venise entre le roi Ferdinand, Louis XII de France, l'empereur Maximilien et le pape Jules II, le 10 décembre 1508 ; et il est permis d'en douter, puisqu'il n'assista pas aux négociations qui eurent lieu à ce sujet. Mais ce qui est certain, c'est que bientôt après le vœu qu'il avait formé de voir une expédition dirigée contre l'Afrique, fut enfin réalisé. La Ligue en question avait réconcilié Ferdinand avec ses plus dangereux ennemis, le roi de France et l'empereur d'Allemagne, et entraîné de la

(1) Zurita, l. c., c. 47. Gomez, l. c., p. 4407. Martyr, Ep. 576 Ferreras. — Voir aussi à la fin du chapitre 27.

(2) Zurita, l. c., c. 25. Cfr. Mariana, l. XXIX, c. 45.

part de ce dernier, une renonciation aux prétentions qu'il avait jusqu'alors élevées à la régence de la Castille (1). Bientôt après, Ferdinand réussit encore à se délivrer d'un autre fardeau : il parvint, en mars 1509, à faire résider sa malheureuse fille à Tordésillas, où l'air était plus sain, mais naturellement toujours avec le corps de son mari; et il l'amena à renoncer à l'une de ses principales folies, celle de passer toujours d'un endroit à un autre. Elle vécut donc dans cette agréable petite ville le reste de ses jours, toujours en proie à la mélancolie (2), mais plus tranquille et plus calme.

Ce fut vers ce temps-là que Ferdinand, sur les demandes et les propositions répétées de Ximenès, consentit à armer contre l'Afrique une flotte considérable. Tout près de Mazarquivir, se trouvait une des possessions maures les plus importantes, la grande et forte ville d'Oran, espèce de république sous la protection du roi de Tremesen. C'était le marché principal du commerce du Levant, une ville riche, puissante, en possession de nombreux navires de commerce et de guerre, lesquels avaient constamment tenu sous leur dépendance la contrée voisine du détroit de la Méditerranée. Lorsqu'on s'empara de Mazarquivir, Ximenès aurait déjà bien voulu faire la conquête d'Oran, et Jérôme Vianelli avait, de concert avec lui, jeté et tracé le plan de cette conquête; mais les événements politiques en avaient rendu l'exécution impossible. En revanche, Ximenès, quoique âgé de 72 ans, voulut cette fois aller faire en personne la conquête de cette importante place, et avancer au roi les sommes nécessaires, en le déchargeant de toute restitution, pour le cas où l'entreprise ne réussirait pas (3).

(1) Martyr, Ep. 408. Zurita, l. c., c. 27. Ferreras.

(2) Martyr, Ep. 410, 411. Ferreras. Prescott, 416 p., p. 435, etc.

(3) Ferreras.—Léonce de Lavergne, peu favorable d'ailleurs à Ximenès, à

Ce fut en vain que quelques Grands en plaisantèrent, en disant que c'était le monde renversé; que le grand-capitaine, le chapelet à la main, allait désormais en défilé les grains, tandis que le Père franciscain s'appêtait à aller au combat et à la guerre. Ceux des contemporains de Ximenès, que ni la prévention ni la jalousie n'aveuglait, avaient des sentiments bien différents : ils voyaient au contraire dans le Cardinal, comme dit Gomez, les talents les plus nécessaires à un grand général, un courage invincible et une sagesse féconde en expédients (1). Le roi pensait comme eux; et c'est pourquoi il abandonna à Ximenès le choix du port de mer qu'il préférerait pour les préparatifs de l'expédition, et lui remit un grand nombre de blanc-seings, signés par lui-même, afin que le cardinal pût, dans tous les cas, expédier des ordres au nom du roi. Il lui adjoignit en outre deux juges de la cour, pour la punition des délits contre la discipline militaire, et envoya dans tout le royaume les ordres nécessaires pour la réunion des troupes et pour la fourniture de tout ce que réclamaient les besoins de l'expédition (2).

Ximenès aurait bien voulu prier son ancien ami, le grand-capitaine, de se charger de la conduite de l'armée; mais, par égard pour le roi Ferdinand, qui depuis longtemps était mal disposé envers l'illustre général, il dut s'en abstenir, et confia la direction stratégique de l'entreprise à un élève de Gonzalve, l'habile général comte Pédro Navarro, qui déjà avait cueilli des lauriers en

cause des tendances absolutistes du prélat, range la conquête d'Oran parmi les plus belles actions de sa vie. *Revue des deux mondes*, t. XXVI, p. 536.

(1) Gomez, l. c. 4, p. 4021, 20-4025, 48. Fléchier, l. III, p. 224.

(2) Gomez, l. c., p. 4024, 4026. Fléchier, l. III, p. 225. Les services et les talents militaires de Ximenès sont aussi rappelés avec éloge par son panégyriste, l'académicien don Vincente Gonzalez Arnao, dans son *Elogio*, année 1802, des « *Memorias de la real Academia*, » t. IV, p. 2 et 45 seq.

Afrique. En effet, par l'ordre de Ferdinand il avait, en 1508, aidé les Portugais à conquérir la ville forte d'Arzila, près de Fez. Ximenès ordonna en outre de lever des troupes sur son propre territoire, et Alcalá s'y distingua surtout par son zèle. Il fit aussi faire des enrôlements dans beaucoup de provinces de Castille et d'Aragon, de sorte qu'il parvint à réunir quatre mille cavaliers et dix mille fantassins, auxquels il donna des chefs excellents et dont plusieurs étaient déjà célèbres. Gomez en donne les noms; il cite même un bon nombre d'officiers inférieurs; et l'on y remarque un évêque titulaire, nommé Bustamantus, qui commandait plusieurs divisions. Garzias Villaroel, cousin du Cardinal et préfet de sa ville de Cazorla, avait le commandement de la cavalerie; et Jérôme Vianelli, la direction de toutes les affaires qui sont maintenant du ressort de l'état-major (1).

Déjà depuis plusieurs années, Ximenès avait travaillé à réunir les sommes nécessaires pour une si grande entreprise; aussi P. Martyr et d'autres le soupçonnaient presque d'avarice et le regardaient comme supérieur en richesses au romain Crassus (2). Sur le désir que le cardinal en avait exprimé, le chapitre métropolitain de Tolède contribua aussi pour une somme considérable aux dépenses de cette guerre, utile tout à la fois à l'honneur et à l'extension du christianisme, et plusieurs chanoines l'auraient même volontiers accompagné en Afrique, s'il y avait consenti. Des secours en argent lui furent également envoyés de diocèses étrangers: c'est du moins ce que Gomez prouve par une lettre du cardinal qui exprimait

(1) Gomez, l. c., p. 1026. Martyr, Ep. 443. Robles, Vida del Card. Xim., p. 247, etc. Zurita, t. VI, l. 8, c. 30. Mariana, l. XXI, c. 48. Fléchier, l. III, 226. Prescott, 2 p., p. 468

(2) Martyr, Ep. 443. Gomez, l. c., p. 1026.

sa joie à ce sujet; mais cet historien n'a pu rien découvrir de plus précis à ce sujet (1).

Déjà tous les préparatifs étaient à peu près terminés, lorsque le roi, cédant à des inspirations étrangères et calomnieuses, commença de nouveau à chanceler, et différa sous toutes sortes de prétextes de donner à la flotte le signal du départ. Ceux qui intriguaient surtout contre Ximenès étaient le sénateur royal Varga et son ami Villalupo, qui étaient chargés des approvisionnements; et Navarro lui-même cherchait, en présentant de nouveaux plans, à obtenir pour lui seul le commandement suprême. Mais Ximenès parvint encore à triompher des hésitations du roi, en réfutant ses doutes avec beaucoup de sagesse et une grande connaissance de la chose; et il rappela au roi avec tant d'énergie et de dignité, la parole qu'il avait donnée, l'honneur du nom chrétien et l'utilité du royaume, que Ferdinand, vers la fin de l'an 1508, renouvela enfin sa promesse (2).

Bientôt néanmoins, Ximenès vit encore surgir de nouveaux obstacles, grâce à la malice de Varga et de Villalupo, qui, sous divers prétextes, refusaient de lui livrer les provisions qu'ils avaient amassées. Ainsi, tantôt ils trouvaient plus sûr de ne pas confier ces provisions à la flotte armée en guerre, mais de les faire transporter d'avance à Mazarquivir, sur des vaisseaux sans défense; tantôt, comprenant tout ce que ce projet avait d'insensé, ils faisaient des difficultés au sujet du paiement et différaient d'obéir même à l'ordre du roi, parce qu'ayant fait servir leur propre argent à l'achat des approvisionnements ils devaient avant tout être dédommagés. Ces nouvelles difficultés

(1) Gomez, l. c., p. 1027. Fléchier, l. 3, p. 227.

(2) Gomez, l. c., p. 1028. Fléchier, l. 3, p. 228-231.

ayant été levées, Ximenès, après avoir réfuté les vaines inculpations de Varga, qui l'accusait de pousser lui-même les choses avec trop de mollesse, et avoir fait craindre à cet adversaire la disgrâce de Ferdinand, convoqua de nouveau, au printemps de 1509, Navarro et les autres chefs de l'expédition pour concerter encore avec eux tout le plan de la campagne. S'étant ensuite rendu à Tolède, il remit pour le temps de son absence, la conduite du diocèse à l'évêque de Calahorre; réunit dans cette ville les préfets de ses villes et les gouverneurs de ses châteaux, au nombre de vingt-quatre, avec les troupes qu'ils commandaient; et ordonna des prières publiques pour l'heureux succès de son entreprise. Il partit ensuite, le mercredi des cendres de l'an 1509, pour rejoindre à Carthagène son armée et sa flotte, et il y arriva heureusement le 6 mars, avec deux chanoines, l'écolâtre François Alvar, et Charles Mendoza, abbé de Sainte-Léocadie, qui l'avaient accompagné jusqu'à ce port de mer. Bientôt après, Navarro y arriva avec la flotte qu'il avait réunie à Malaga; le colonel Spinosa fit encore à la hâte quelques nouvelles levées de troupes, aux frais de Ximenès, et une poste militaire fut organisée à travers toute l'Espagne, afin de pouvoir toujours faire parvenir des rapports au roi avec le plus de promptitude possible (1).

Tout était prêt, lorsqu'un certain nombre de simples soldats se révoltèrent et abandonnèrent le camp, en déclarant ne vouloir prendre aucune part à la guerre, s'ils n'étaient payés à l'avance pour tout le temps de leur service. Or, c'est ce que Ximenès, par prudence, n'avait pas voulu faire, afin d'avoir toujours l'armée sous sa main. Les cris sauvages et furieux : « Le moine est riche, il doit payer, il doit payer ! » indiquaient assez à

(1) Gomez, l. c., p. 1028, 1030. Fléchier, l. 3, p. 232-234.

quel point était montée leur excitation; mais elle s'accrut encore par la rigueur avec laquelle Vianelli fit exécuter quelques-uns des émeutiers (1). Ximenès lui envoya Villaroel pour lui recommander la douceur; mais ils en vinrent eux-mêmes à échanger des paroles si violentes, qu'ils mirent l'épée à la main, et que Vianelli reçut à la tête une blessure assez grave. Villaroel prit alors la fuite par crainte de Ximenès; mais celui-ci réconcilia les deux adversaires, et retarda le départ de la flotte jusqu'à ce que Vianelli fût guéri et l'émeute entièrement apaisée. Ce résultat fut dû en partie à un discours que le colonel Salazar adressa aux troupes, dont il était fort aimé, et en partie aussi à l'ordre que donna Ximenès de payer la solde aux soldats, même pour l'avenir, mais seulement sur les vaisseaux et lorsqu'ils auraient quitté la terre. Cet expédient eut aussi pour effet de rendre en peu de temps la flotte prête à mettre à la voile, parce que les Espagnols se hâtèrent de suivre sur les vaisseaux, les sacs d'argent qu'on y portait ornés de feuillage. Ce qui, cette fois, avait surtout engagé le cardinal à montrer plus de condescendance, c'est que, dans sa pensée, c'était le général Navarro qui avait excité la sédition, pour tâcher de faire traîner la chose en longueur, ou même pour faire avorter l'entreprise. Ximenès se plaint amèrement de ce procédé et de quelques autres irrégularités dans la conduite du général, dans une lettre confidentielle écrite à son ancien frère Fr. Ruyz; mais il supporte tout cela, ajoute-t-il, pour obvier à de plus grands désagréments encore (2).

Enfin, le 30 mai, les ancres furent levées, et dès le lendemain, fête de l'Ascension, la flotte aborda en Afrique.

(1) Il était du reste soupçonné d'être lui-même l'auteur de cette émeute; et il tâcha, dit-on, de se couvrir par l'exécution de quelques malheureux. Gomez, l. c., p. 1032. Fléchier, l. 3, p. 235.

(2) Gomez, l. c., p. 1031, 1032. Fléchier, l. 3, p. 237.

Elle se composait de dix gros vaisseaux de guerre, de quatre-vingts vaisseaux de charge et de transport, et de beaucoup d'autres bâtiments moins considérables. Les soins et les sollicitudes nombreuses du cardinal l'avaient épuisé et fait maigrir ; mais son ame n'était pas affaiblie, et il sut encore remplir ses troupes de courage et les animer par l'espérance de la victoire. On prit terre sous les yeux d'une foule de Maures, réunis non loin du rivage ; et des feux allumés sur toutes les montagnes, annoncèrent au loin, aux habitants de l'Afrique, l'arrivée de l'ennemi. Quant aux navires, ils entrèrent heureusement dans le port de Mazarquivir ; et Ximenès y passa la nuit sans dormir, occupé à donner des instructions et des ordres pour le jour suivant. Il eut en particulier la prudence de déclarer publiquement que l'honneur de cette journée revenait à Navarro ; que, pour lui, il ne prétendait à rien autre chose, qu'à prendre soin de leur procurer tout ce dont ils avaient besoin, à leur donner des exhortations, et à porter à la connaissance du roi les actions de mérite de ceux qui se distingueraient.

Il fut ensuite résolu, d'après son conseil, qu'on s'emparerait le plus matin possible, de la colline située entre Mazarquivir et Oran, et qui formait l'approche de cette ville, avant que, sur les signaux donnés, les Maures ne reçussent des secours de l'intérieur, et qu'en même temps les vaisseaux se dirigeraient vers Oran en côtoyant le rivage, de manière qu'au point du jour, on pût attaquer la place par mer et par terre (1). Mais il fallut assez de temps pour débarquer et ranger en bataille cette armée, qui était considérable pour ce temps-là. Cette opération terminée (2).

(1) Gomez, l. c., p. 4032.

(2) L'ordre et la suite des faits sont assez bien marqués dans Quintanilla-
Archetypo. l. 3, c. 49 ; quant à Gomez et à Flécher, leur récit est assez confus.

et le jour ayant commencé à paraître, Ximenès, monté sur une mule, sortit de la citadelle en costume d'évêque et entouré d'ecclésiastiques. Devant lui, sur une haquenée blanche, marchait le colossal frère Fernand, franciscain, portant, au lieu d'étendard, la croix primatiale en argent, et ceint du sabre espagnol, ainsi que les autres ecclésiastiques, par l'ordre du Cardinal.

Comme c'était un vendredi, Ximenès donna aux troupes la permission de se fortifier par un repas servi de viandes, après quoi il leur parla en ces termes : « Si je croyais, mes vaillants Espagnols, que votre courage et votre confiance eussent besoin d'être rehaussés encore par des paroles, ce ne serait pas moi qui vous les adresserais ; je laisserais ce soin à l'un de vos généraux, à l'un de ces hommes qui, doué de l'énergie du langage, posséderait en même temps votre confiance, après l'avoir conquise par de longs travaux militaires partagés avec vous. Mais comme je sais que vous êtes tous pleins d'ardeur pour cette guerre sainte, qui doit tourner à la gloire de Dieu aussi bien qu'à l'avantage de la patrie, j'ai voulu, dans ce moment où, comme l'on dit, les dés sont jetés, j'ai voulu me ranimer moi-même par le spectacle de votre courage et de votre grandeur d'ame. Depuis bien des années vous avez entendu dire que vos ennemis ont ravagé les rivages de l'Espagne, entraîné vos enfants en esclavage en Afrique, déshonoré vos filles et vos femmes et exercé des abominations de toute espèce. Depuis longtemps vous avez brûlé d'en tirer vengeance, et, conformément aux vœux et aux désirs de la patrie, j'ai tâché de vous en procurer l'occasion. En Espagne, toutes les mères de famille nous ont vus partir, et ont recommandé notre entreprise au Très-Haut au pied des autels. Aussi attendent-elles maintenant notre retour triomphant, et déjà, dans leur pensée, elles serrent dans leurs bras leurs enfants délivrés de l'esclavage. Le jour si longtemps

attendu est arrivé : voici le pays odieux , voici l'orgueilleux ennemi qui , tout impuissant qu'il est , a soif de notre sang. Aujourd'hui , vous pouvez montrer que jusqu'ici ce n'est pas la force qui vous a manqué , mais l'occasion de défendre votre patrie. Au reste, je veux, avant tout, m'exposer moi-même à tous les dangers; car je suis sorti aujourd'hui avec la pensée que nous devons vaincre, ou, ce qu'à Dieu ne plaise, mourir tous ensemble. Où le ministre de Dieu est-il mieux à sa place que dans une lutte engagée pour la religion de ce Dieu? Plusieurs de mes prédécesseurs sur le siège de Tolède, m'ont donné l'exemple en ce point, et ont trouvé sur le champ de bataille la mort la plus glorieuse (1). »

Après ce discours, Ximenès voulut se mettre lui-même à la tête de son armée; mais ses guerriers, dont l'enthousiasme avait encore été exalté par ses paroles, entourèrent le vieil évêque et le prièrent, instamment, dans l'intérêt du bien public et de l'entreprise elle-même, de s'épargner et de se soustraire au danger. Ce ne fut qu'avec peine qu'il se rendit à leurs désirs, et qu'après leur avoir donné sa bénédiction à tous, il rentra dans la citadelle de Mazarquivir. Là, retiré dans la chapelle de Saint-Michel, à genoux et les mains levées vers le ciel, il demanda la victoire pour les armes des chrétiens (2).

Mais bientôt on vint lui apprendre que Navarro n'avait conduit au combat que l'infanterie et les vaisseaux, laissant de côté la cavalerie. Auparavant déjà, ce général avait, à plusieurs reprises, réclamé contre la trop grande

(1) Gomez, l. c., p. 4033 Robles, l. c., p. 254-253. Fléchier, l. 3, p. 244. Mariana, l. XXIX, c. 48.

(2) Gomez, l. c., p. 4033, 4034 — Martyr, Ep. 448. — Fléchier, l. 3, p. 242.

force numérique de cette partie de l'armée, déclarant qu'elle était inutile dans une contrée montagneuse comme celle d'Oran; mais il n'avait pu gagner le cardinal à sa manière de voir. Aussi Ximenès fut-il extrêmement indigné des nouvelles mesures prises par son général; et, à la première nouvelle qu'il en eut, il se hâta de quitter la citadelle de Mazarquivir, pour envoyer la cavalerie aussi promptement que possible rejoindre le reste de l'armée. Il fit en même temps occuper tous les défilés des montagnes d'Oran, pour mettre ses troupes à l'abri des artifices des Maures et de toute attaque imprévue, double mesure qui fut en effet d'un très-grand secours à toute l'entreprise (1).

Mais lorsque Navarro vit les hauteurs dont il voulait s'emparer, occupées déjà par une foule de Maures, et qu'il se mit à considérer d'une part la lassitude de ses propres troupes, déjà épuisées par la marche; et d'autre part, que le jour était déjà passablement avancé, il tomba dans l'irrésolution, ne sachant s'il devait remettre l'attaque au lendemain, ou bien mettre à profit l'ardeur de ses gens et risquer la bataille. Il recourut donc à Ximenès pour savoir quelle était sa volonté. Le cardinal, après quelques instants de réflexion, lui répondit : « Le Fils de Dieu et l'imposteur Mahomet veulent lutter l'un contre l'autre; ce serait donc manquer que de différer le combat. Ainsi, faites au plus tôt commander l'attaque; car j'ai le plus ferme espoir que vous remporterez aujourd'hui la victoire la plus glorieuse, et que vous moissonnerez les plus beaux lauriers. » On vit plus tard combien ce conseil avait été bon; car, dès le lendemain, Oran n'aurait plus été prenable. En effet, trois heures à peine après qu'elle était au pouvoir des Espagnols, le messuar ou grand-vizir de

(1) Gomez l. c., p. 4032. Fléchier, l. 3, p. 240.

Tremesen arrivait avec une armée nombreuse pour délivrer la ville ; mais la voyant déjà aux mains des chrétiens, il se hâta de rebrousser chemin sans avoir rien fait (1).

Navarro avait partagé l'infanterie en quatre corps, soutenus par l'artillerie et la cavalerie. Aussitôt qu'il fut de retour, il donna le signal de l'attaque, indiqua pour mot d'ordre le cri national : *Saint-Jacques*, et conduisit les siens vers les hauteurs d'où les Maures faisaient tomber une pluie de flèches, et roulaient d'énormes masses de pierres. Mais les Espagnols poussèrent courageusement en avant, de sorte que bientôt quelques-uns des premiers, ceux de Guadalajara, en vinrent aux mains avec leurs ennemis, et, malgré la défense de leurs officiers, mais conformément aux mœurs chevaleresques de l'époque, engagèrent aussitôt des combats singuliers. Un certain Louis Contreras y ayant été tué, sa tête fut coupée, portée à Oran, montrée avec joie comme un premier trophée de la victoire, et roulée dans les rues par les enfants en signe de mépris.

Mais comme ce malheureux avait été borgne, quelques vieilles devineresses d'Oran commencèrent à pousser des cris lamentables, prétendant que cette circonstance était un pronostic de la ruine de leur patrie. On ne les crut pas, et déjà on se faisait gloire de ce triomphe auprès des prisonniers chrétiens, en leur disant que cette tête avait appartenu au grand alfaqui des chrétiens, c'est-à-dire, à notre cardinal. Toutefois, un ancien domestique de Ximènes, pris par les Maures, lors de la conquête de Mazarquivir, déclara que c'était un mensonge. Pendant ce temps, les chrétiens s'emparaient du bas de la montagne et d'une excellente source. Après s'y être rafraîchis et avoir repris

(1) Gomez, l. c., p. 4034. Fléchier, l. 3, p. 243.

de nouvelles forces, ils recommencèrent l'attaque et dirigèrent en même temps, avec beaucoup d'adresse, leurs canons et leurs mortiers sur les masses des ennemis. Ainsi doublement attaqués par l'épée et par de gros projectiles, ils durent se hâter d'abandonner la montagne. La vue de leur fuite entraîna une foule d'Espagnols à poursuivre les fuyards jusqu'à Oran, malgré les ordres de leurs officiers : toutefois cette imprudence, au lieu de leur être nuisible, ne fit heureusement qu'augmenter encore la terreur des Maures, qui se figurèrent l'armée des chrétiens beaucoup plus considérable qu'elle ne l'était en effet (1).

Pendant ce temps, la flotte de son côté ne cessait d'ébranler sans relâche les remparts d'Oran. Les ennemis toutefois lui répondaient avec vigueur ; jusqu'à ce qu'enfin le maître de l'artillerie espagnole, par un coup bien calculé, mit leur meilleure batterie hors de service. Il fut alors possible aux équipages d'opérer leur jonction avec les troupes de terre, et ainsi réunis, ils coupèrent la retraite aux ennemis qui fuyaient vers la ville, ce qui était de la plus haute importance. Presque dans le même temps, les remparts d'Oran étaient escaladés, et déjà on y voyait flotter les étendards espagnols. Cela s'était fait avec tant de promptitude, dans la chaleur du combat, que ces braves guerriers ne purent ensuite expliquer eux-mêmes comment cette entreprise hasardeuse leur avait réussi. Celui qui, le premier, avait escaladé les hautes murailles d'Oran, était le capitaine Sousa, de la garde du cardinal, qui au cri de *Saint-Jacques et Ximènes*, avait planté la bannière de son maître au plus haut des remparts. D'autres sautèrent des murailles et ouvrirent les portes à leurs amis. Les ennemis osèrent alors faire encore quelque résistance ; mais ensuite, voyant les Espagnols

(1) Gomez, l. c., p. 4034, 1035. Fléchier, l. 3, p. 244-246.

pénétrer dans la ville avec une force toujours plus irrésistible, ils prirent la fuite vers Tremesen en masses compactes, et tombèrent presque tous entre les mains de la cavalerie espagnole, postée dans cette direction. La victoire fut brillante, mais aussi elle fut sanglante; car les Espagnols ne cessèrent d'égorger tout ce qu'ils rencontraient, sans distinction ni miséricorde, jusqu'au moment où le signal du rappel se fit entendre. Encore l'ordre de Navarro fut-il impuissant à les réprimer: avides de butin, ils se jetèrent de nouveau dans la ville, la parcoururent en pillant, et en massacrant, jusqu'à ce qu'enfin, ivres pour la plupart, ils tombèrent dans les rues, accablés de sommeil, auprès des cadavres de leurs ennemis égorgés (1).

Cependant Navarro avait pris soin qu'on fit bonne garde, et lui-même était resté toute la nuit sous les armes. Lorsque le jour parut, les Espagnols eurent honte des cruautés qu'ils avaient commises la veille. Navarro ordonna lui-même des reconnaissances, et demanda la soumission des Maures réfugiés dans les mosquées et ailleurs, afin qu'à l'arrivée du cardinal, l'ordre et la sécurité fussent rétablis. Mais il fallut donner l'assaut aux mosquées, et ce ne fut qu'après de vigoureux efforts que les Espagnols purent s'en rendre maîtres. La ville était enfin toute conquise; plus de quatre mille Maures y avaient péri, et cinq mille, d'autres disent huit mille, avaient été faits prisonniers. Quant aux Espagnols, chose à peine croyable, ils n'eurent, dit-on, à regretter que trente hommes. Le butin fut immense: on ne l'estima pas à moins de cinq cent mille écus d'or, et plus d'un soldat rentra riche dans ses foyers (2).

(1) Gomez, l. c., p. 4035, 4036. Fléchier, l. 3, p. 246.

(2) Gomez, l. c., p. 4036. Fléchier, l. 3, p. 247.

Cet heureux succès avait été, dit-on, annoncé d'avance par différents phénomènes, en particulier, par une croix qui avait apparu dans l'air précisément au moment où la flotte mettait à la voile, et à la vue de laquelle un des ecclésiastiques présents s'était écrié, en s'adressant aux soldats: *Par ce signe vous vaincrez*. Ximenès lui-même, à ce que l'on raconte, voyant le jour même de la bataille un double arc-en ciel (Iris) au dessus d'Oran, en avait conclu d'une part la double violence du combat (έπις), et de l'autre la victoire des adorateurs du vrai Dieu. Bientôt enfin, la conquête d'Oran fut l'objet de tant de contes de toute espèce, que beaucoup de personnes regardèrent comme un fait hors de doute que, ce jour-là, le soleil s'était arrêté pendant quatre heures, pour laisser aux Espagnols le temps d'achever leur victoire (1).

Ximenès, ayant reçu le jour même de la bataille, au soir, la nouvelle de la victoire, passa toute la nuit suivante en prières, pour louer et remercier Dieu de cette faveur. Le lendemain il fit voile de Mazarquivir pour Oran, où il fit son entrée solennelle précédé de la sainte Croix et entouré de son armée victorieuse. Il fut reçu au milieu des jubilations, et on lui criait de toutes parts: *Salut, vainqueur des barbares*; mais il répondit à haute voix par ces paroles de David: *Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous; c'est à votre Nom que la gloire est due*. Il entra ensuite dans le château d'Alcazava, et se réjouit de pouvoir rendre la liberté à trois cents chrétiens prisonniers qui avaient été esclaves à Oran. De tout le butin et de tant d'objets précieux qu'on avait recueillis, il ne prit rien pour lui qui eût quelque valeur, mais il détermina la part

(1) Gomez, l. c., p. 4037. Robles, p. 256. Le plus complet sous ce rapport, c'est Quintanilla (Archetypo, l. IV, c. 3, p. 236), qui apporte une foule de témoignages à l'appui de ce miracle.

du roi et celle de l'armée, donna des éloges et des présents aux guerriers les plus vaillants, et ordonna d'emporter le plus tôt possible les cadavres hors de la ville, de peur qu'ils ne fissent naître quelque contagion.

On avait, du reste, trouvé à Oran tant de provisions de toute espèce, et surtout tant de pièces d'artillerie, que beaucoup de personnes regardèrent la prompte soumission de cette ville comme un miracle que Dieu avait fait pour récompenser la piété du cardinal, tandis que d'autres, et en particulier ceux d'Oran eux-mêmes qu'on avait faits prisonniers, étaient d'avis que la ville n'avait pu être prise que par la trahison de leurs propres concitoyens, lesquels avaient, disaient-ils, fermé les portes aux Arabes qui venaient à son secours, et les avaient ouvertes à l'armée espagnole. Gomez regarde lui-même comme vraisemblable que Ximenès, avant de partir pour l'Afrique, avait entretenu des intelligences à Oran, et que, par l'entremise de deux officiers de la garnison de Mazarquivir, nommés Alphonse Martos et Martin Argoto, faits prisonniers par les Maures, quelques habitants considérables d'Oran qui avaient à se plaindre, avaient été gagnés aux Espagnols; par exemple, Acanix, le juif Cattora, et même Cédrius, concierge de l'Alcazava; que, pour ce motif, leurs maisons avaient été épargnées dans le pillage et une pension annuelle sur la caisse de l'État donnée plus tard aux deux premiers; que même le fils d'Acanix était devenu chrétien et avait épousé la fille d'Argoto, comme leurs pères en étaient convenus. C'est par l'intermédiaire de cet Acanix, que Ximenès aurait en particulier reçu communication qu'une armée nombreuse venait de Tremesen au secours d'Oran; qu'il fallait, par conséquent, l'emporter subitement d'assaut; et ce serait pour ce motif que le prélat, comme nous l'avons vu plus

haut, aurait répondu d'une manière si décidée à la demande de Navarro (1). Toutefois il est impossible maintenant de savoir ce qu'il y a de vrai dans tout cela.

Ximenès séjourna encore quelques jours à Oran, parcourut toute la ville à cheval, donna différents ordres et réglemens, et prit soin, en particulier, de consacrer les mosquées au culte chrétien. La plus grande de ces mosquées devint l'église de l'Annonciation de la Vierge, et une fête annuelle fut établie en mémoire de la conquête de la ville. Une autre mosquée fut consacrée à saint Jacques, patron de l'Espagne, et un hôpital pour les infirmes, à saint Bernardin de Sienne. Il fonda en même temps deux couvents, un de Dominicains et un de Franciscains; et comme il craignait que beaucoup de juifs espagnols baptisés ne vissent s'établir à Oran et y renoncer à la foi chrétienne, il établit aussi dans sa nouvelle conquête une inquisition, à la tête de laquelle il plaça, comme inquisiteur en chef, Yiedra, prêtre pieux et instruit (2).

Pendant ces événements, Ximenès renvoya en Espagne Fernandez Vera, fils de son général de l'artillerie, pour remettre au roi un rapport écrit de tout ce qui s'était passé. Il avait jeté les yeux sur le fils de son ami, afin de lui faire obtenir les faveurs que les rois accordent d'ordinaire à ceux qui apportent de si heureuses nouvelles. Mais pendant son voyage, ce jeune homme vain et léger, se soucia moins de ses dépêches, que de faire bonne chère et de s'abandonner au sommeil. Un soldat espagnol s'en étant aperçu, lui vola les lettres dont il était porteur, et se hâta de les porter au roi, dont il reçut les présents à la place de

(1) Gomez, l. c., p. 4038, 4039. Léonce de Lavergne, Revue des deux Mondes, t. XXVI, regarde comme prouvé qu'un juif et quelques maures s'étaient laissés gagner par le cardinal.

(2) Gomez, l. c., p. 4040. Fléchier, l. 3, p. 251.

Véra. Il était arrivé en cette occasion à Ximenès, à peu près ce qui lui était arrivé autrefois à Grenade avec le coureur éthiopien, et cette fois encore, ce fut son ami François Ruyz qui fut dépêché à la cour, pour réparer la faute du premier commissionnaire (1).

Pour lui, il ne savait encore s'il devait poursuivre ou non sa victoire. A la première nouvelle de la prise d'Oran, les habitants de Trémesen avaient, dans une émeute sauvage et contre la volonté de leur prince, massacré tous les chrétiens qui se trouvaient chez eux pour leur commerce ou pour d'autres affaires, et qui étaient sous la protection de leur roi. Les Juifs avaient éprouvé le même sort, mais bientôt après, le nom de l'Espagne inspira aux Trémésins une si grande terreur, que les habitants des villes voisines d'Oran abandonnèrent leur patrie, et se sauvèrent à l'ouest, du côté de Fez. La jalousie de Navarro, qui souffrait de voir que la gloire militaire d'un capuchon, selon son expression, fût plus grande que la sienne, détermina Ximenès à ne pas continuer par lui-même la guerre contre l'Afrique, mais à en remettre la conduite à Navarro, d'autant plus que ce dernier s'était vanté de conquérir en peu de temps une grande partie de l'Afrique, si le commandement lui était confié à lui seul. Bien plus, pour s'emparer de vive force du commandement, il avait été, dans un moment d'exaltation, jusqu'à dire que le cardinal n'avait reçu de commission que pour la conquête d'Oran, qu'il cessait par conséquent d'être le représentant du roi, et ne devait plus être considéré que comme une personne privée. Enfin, il causa au cardinal le chagrin de déclarer publiquement et solennellement domaine royal la ville d'Oran, qui, d'après une convention, devait appartenir à

(1) Gomez, l. c., p. 4044. Fléchier, l. 3, p. 252.

l'archevêché de Tolède, jusqu'au remboursement des sommes avancées par Ximenès. Le cardinal n'opposa que le silence à toutes ces injures; mais le lendemain il manda Navarro et lui donna ses ordres, comme s'il ne s'était absolument rien passé et qu'aucune opposition ne se fût manifestée, et le général trouva bon de reconnaître encore de fait l'autorité du cardinal.

Mais ce qui acheva de décider Ximenès à quitter l'Afrique, ce fut une lettre adressée par le roi à Navarro et qui tomba entre ses mains. Il y était dit que le général devait détourner le prélat de rentrer en Espagne, aussi longtemps que sa présence serait utile en Afrique. Cette lecture inspira de la défiance au vieux cardinal; il pensa que le roi désirait le voir bientôt mourir sous ce climat étranger et brûlant, et l'astuce bien connue de Ferdinand, ainsi que son éloignement pour ceux de ses sujets qui se distinguaient trop à son gré, par exemple, le grand-capitaine, pouvaient, à certain point, justifier ce soupçon.

Ximenès hâta donc son retour; il nomma Navarro général en chef, déclarant que les vieillards étaient trop circonspects et trop timides, et que, pour cette raison, il serait peut-être plus utile à la guerre d'Afrique elle-même dans le conseil du roi que dans le camp; qu'en revanche il abandonnait à l'armée toutes ses provisions en vin, grains et biscuit. Il donna ensuite au général de sages conseils au sujet de l'approvisionnement des troupes, et l'engagea à ne tolérer de la part des employés militaires aucune espèce de malversation ou de tromperie. Il lui laissa aussi une somme considérable, pour la réparation des vaisseaux, nomma Villaroël commandant du château de l'Alcazava, et promit d'envoyer encore des vivres d'Espagne le plus tôt possible (1).

(1) Gomez, l. c., p. 4044, 4042. — Martyr, Ep. 420. — Fléchier, t. 3, p. 253-256.

Profondément touchés de ces paroles et de ces dispositions, beaucoup d'officiers prièrent le cardinal de ne pas les abandonner, « la fortune, sous sa conduite, les avait si constamment favorisés, qu'ils craignaient qu'elle ne les abandonnât en même temps que lui. » Navarro lui-même parla dans ce sens et parut se repentir de sa conduite passée. Néanmoins Ximenès mit à la voile, le 23 mai de la même année, pour s'éloigner d'Oran; et le même jour, poussé par les vents les plus favorables, il atteignit Carthagène avec le petit nombre de ceux qui l'accompagnaient. Il y resta sept jours pour soigner ce qui était nécessaire à l'armée d'Afrique, établir un service de vaisseaux entre Carthagène et Oran, et acheter pour les troupes d'Afrique des grains dans les provinces méridionales de l'Espagne. Il y écrivit aussi à Ferdinand pour le prier d'envoyer à Carthagène des commissaires royaux, chargés de prendre soin d'Oran et des troupes qui s'y trouvaient. Mais il y reçut aussi d'Afrique, par les amis qu'il y avait laissés, la nouvelle que les patrons de vaisseaux, qu'il avait engagés pour deux mois et payés d'avance, avaient déjà, avant l'expiration de ce terme, loué leurs navires à des marchands, et qu'en même temps ils avaient par fraude tiré des magasins publics beaucoup trop de grain, afin d'en nourrir les esclaves qu'ils songeaient à transporter en Espagne pour le compte de divers particuliers. Aussitôt Ximenès en donna avis à Navarro, afin qu'il les forçât à remplir leurs engagements, qu'il les retint même plus longtemps, pour les punir, et leur reprit ce qu'ils avaient détourné. Il le pria en même temps, conformément à leurs conventions, de faire des courses plus fréquentes que par le passé; enfin, il faisait un reproche à ce général de ce que, dans la seule course qu'il eût faite, et où il n'avait rencontré que quelques centaines de Numides, il était rentré à Oran sans avoir tiré

le glaive. Mais Ximenès avait tort cette fois, assure Gomez, parce que Navarro avait appris qu'un beaucoup plus grand nombre d'ennemis étaient en embuscade, et qu'ils n'avaient voulu qu'amorcer les chrétiens par la vue de cette poignée d'hommes (1).

Vers la fin de mai, Ximenès se dirigea vers Alcala pour se soustraire aux chaleurs du sud de l'Espagne; mais auparavant il eut soin de faire que les paysans de ses domaines qui servaient dans l'armée d'Afrique, eussent la permission de venir, pendant le temps de la moisson, récolter leurs grains mûrs. Plus tard encore, dans son testament, il donna à deux chanoines de Tolède la commission de rechercher les dommages pécuniaires que la conquête d'Oran avait pu causer à ses subordonnés, et de les compenser aux dépens de sa succession (2).

Comme il approchait d'Alcala, Pedro Campo, alors recteur de l'université, envoya au-devant de lui deux députés chargés de le saluer. Le cardinal en eut autant de joie qu'un père qui revoit ses enfants: il dîna avec eux, et s'informa de l'état de son établissement, du progrès des constructions, de la discipline et du nombre des étudiants. Les deux professeurs furent charmés de voir que Ximenès, quoique revenant du camp et de l'armée, eût encore tant de sollicitude pour les muses, et l'un d'eux, Fernand Balbas, s'étant permis une allusion à la pâleur et à la grande maigreur du cardinal, celui-ci lui répondit avec chaleur que ce n'était pas là le motif de son retour; qu'au contraire il aurait conquis toute la contrée, si l'armée lui était restée fidèle; paroles qu'il doit encore plus tard avoir répétées à plusieurs autres personnes.

(1) Gomez, l. c., p. 4042, 4043. Fléchier, l. 3, p. 256.

(2) Ibid., l. c. p. 4044. Fléchier, l. 3, p. 257.

A l'entrée d'Alcala, les bourgeois et l'université vinrent le recevoir avec beaucoup de pompe et en faisant éclater leur allégresse. On avait abattu une partie des murs de la ville, pour que le vainqueur y fit son entrée de la manière la plus solennelle; mais Ximenès refusa cet honneur et entra par la porte ordinaire, précédé, comme dans les anciens triomphes, des ennemis faits prisonniers et des chameaux chargés du butin destiné au roi (1).

Il ne s'était réservé pour lui-même que quelques raretés sans valeur intrinsèque; et de même qu'après la conquête de Mazarquivir, il avait fait présent à son université d'un objet remarquable, c'est-à-dire, le bâton sacré d'un alfaqui maure, il apporta encore cette fois à son école chérie des dons semblables, en particulier des manuscrits arabes d'ouvrages de médecine et d'astrologie, qu'il envoya à la bibliothèque, tandis que les clés de la ville et de la citadelle d'Oran, des lustres et des bassins, etc., enlevés aux mosquées, furent suspendus ou exposés dans l'église de Saint-Idelphonse. Il envoya aussi quelques objets à Talavéra, entr'autres la clé de la porte d'Oran qu'on appela longtemps encore porte Talavérienne, parce qu'elle avait été conquise par un capitaine de cette ville, nommé Bernardin de Ménesès (2).

Le souvenir de la conquête d'Oran fut particulièrement consacré par un tableau peint sur le troisième arceau de la chapelle mozarabique, dans la cathédrale de Tolède. Ce grand exploit y était représenté, et on y voyait, en vieux caractères, l'inscription suivante : *Anno salutis christi-
næ millesimo quingentesimo nono, pontificatus domini
Julii papæ secundi anno sexto, regnante serenissima*

(1) Gomez, l. c., p. 4044. Fléchier, l. 3, p. 257, 258.

(2) Gomez, l. c., p. 4044. Fléchier, l. 3, p. 222, 258.

domina Joanna regina Castellæ, relicta quondam Philippi Burgundi, unici Maximiliani imperatoris nati, ac pro ea Ferdinando ejus genitore Aragonum et utriusque Siciliae rege catholico regnorum gubernacula gerente: Reverendissimus pater et dominus frater Franciscus Ximenez de Cisneros, cardinalis Hispaniæ et archiepiscopus Tolitanus, ex portu Carthaginensi cum ingenti armatorum classe, tormentis et commealibus refectissima, movens, in biduo ad Mazarquivir, die decimo octavo maii appulit, et ea nocte in classe pernoctato, sequenti die egresso e navibus exercitu, cum hostibus conflictum habuerunt, quibus ultra urbis Aurensis ambitu expulsis et profligatis ad portas usque impune perventum est, ubi picas pro scalis ad muros exponentes, in urbem primi congressores ascenderunt, et elevatis ad mœnia signis christianorum ac portis undique reseratis, cuncti fideles pariter intraverunt, et cæcis passim IV mill. hostium urbs ipsa cum arce infra quatuor horas capitur, triginta de nostris solum desideratis, annuente Deo, qui in Trinitate perfecta vivit et regnat in sæcula sæculorum. Amen. (1).

Ximenès séjourna quelques mois à Alcalá, pour soigner sa santé, et évita de se rendre tout d'abord à Tolède ou à Valladolid, où se tenait la cour, afin d'échapper à des félicitations importunes. Mais, d'autre part, il témoigna au chapitre métropolitain le désir qu'on ordonnât des prières publiques, pour remercier Dieu du succès de l'entreprise et de son heureux retour; ce qui eut lieu en effet. Il éprouva ensuite une vive douleur des tristes nouvelles qui lui arrivèrent d'Oran: Zarata, un des deux juges supérieurs, lui mandait comment Navarro et Vianelli, guidés par une avarice sordide, avaient, malgré les nombreuses provisions

(1) Robles, l. c., p. 243, 244.

envoyées par Ximenès, provoqué une cherté factice, mis à haut prix des grains très-mauvais, et interdit usurairement toute importation dans la ville. A ses représentations, ils n'avaient répondu que par des menaces, et comme alors il avait voulu déposer sa charge et retourner en Espagne, on ne le lui avait pas permis, afin qu'il ne pût aller apprendre la vérité au roi. — Ximenès donna connaissance de tout cela à son souverain, en le priant de ne confirmer Navarro que dans le commandement militaire supérieur, et de confier à un autre l'autorité civile. Le prélat ajoutait que, pour l'unité dans les entreprises, il était utile et même nécessaire, de placer la ville d'Oran et la citadelle de Mazarquivir entre les mains d'un seul et même gouverneur, et que peut-être don Fernand de Cordoue, commandant du port, était l'homme qui convenait. Pour Oran, ajoutait-il, il faut aussi maintenant y établir des prêtres dont les revenus soient distincts; et il serait également à désirer qu'on y envoyât des colons, pour cultiver ce sol bienfaisant et s'y acclimater (1). Enfin, il serait de la plus haute importance pour la conservation et l'agrandissement ultérieur des conquêtes faites en Afrique, que l'Ordre espagnol des chevaliers de Saint-Jacques se chargeât de la défense d'Oran, et que chaque chevalier y servit au moins pendant vingt campagnes, de la même manière à peu près que ceux de Saint-Jean protégeaient l'île de Rhodes contre les Turcs (2).

Ferdinand n'approuva pas ce dernier plan, et il ne fut jamais exécuté, parce que Ximenès lui-même, pendant sa

(1) Léonce de Lavergne révoque cela en doute. *Revue, etc.*, t. c, p. 539. mais Gomez assure expressément que Ximenès proposa la colonisation d'Oran. Gomez, l. c., p. 4045.

(2) Gomez, l. c., p. 4045. — Mariana, l. XXIX, c. 48. — Fléchier, l. 3, p. 259, 260.

régence, ne voulut pas introduire une innovation si importante sans l'aveu de Charles-Quint, et qu'il mourut avant d'avoir eu l'occasion d'en parler avec son jeune souverain. Quant aux autres propositions du sage prélat, Ferdinand les agréa presque toutes; et ce fut encore sur ses instances qu'il mit, l'année suivante, Navarro en état de prendre aux Maures la grande ville de Bugia (Bougie), conquête qui, après de grands efforts, fut couronnée d'un heureux succès, le 5 janvier 1510 (1).

La joie que causa cet événement ne fut troublée que par la mort du comte Altamira, qui, combattant à la tête de ses troupes, fut blessé mortellement d'une flèche empoisonnée, partie par mégarde de l'arbalète d'un soldat espagnol. Ce brave guerrier leva en mourant les yeux vers le ciel et rendit grâce à Dieu de ce qu'il lui accordait la faveur de mourir en combattant pour Jésus-Christ. Sa valeur, au témoignage de Navarro, avait pour beaucoup contribué à la victoire, et Ximenès déplora avec toute l'armée la mort du jeune héros, qu'il avait élevé au rang des premiers officiers (2).

Cinq mois plus tard, le roi de Bougie tenta encore une fois de reconquérir cette ville, mais Navarro remporta sur lui une victoire si décisive, qu'il renonça tout à fait pour l'avenir à de pareilles espérances, et passa le reste de ses jours sans gloire, dans la condition d'un homme privé. Alger, Tunis et Trémesen devinrent aussi alors tributaires de l'Espagne, et, vers la fin de juillet, Navarro s'empara même de Tripoli. Cette conquête causa une si grande

(1) Martyr, Ep. 434. — Gomez, l. c., p. 4046. — Fléchier, l. 3, p. 264. — Ce dernier place à tort cet événement en 1514; et plusieurs autres qui l'ont précédé, en 1510, au lieu de 1509.

(2) Gomez, l. c., p. 4046, 4047. — Martyr, Ep. 434. — Ferreras. — Fléchier, l. 3, p. 264.

joie, non-seulement à Ferdinand et à notre cardinal, mais encore au pape et au sacré collège, que l'on fit à ce propos une procession solennelle à Rome, et que Ximènes y fut honoré des plus grands éloges, comme le véritable auteur de toutes ces entreprises (1).

Jérôme Vianelli et don Garsias de Tolède avaient seuls été malheureux. Le premier fut trahi par un enseigne qu'il avait maltraité, et signalé aux Maures au moment où, sans prendre les précautions nécessaires, il s'était un peu éloigné de la citadelle, pour aller creuser des puits. Attaqué à l'improviste, il fut massacré avec toute sa troupe. Quant à Garsias de Tolède, fils aîné du duc d'Albe et père du général qui fut plus tard si célèbre, il avait, par l'ordre de Navarro, attaqué l'île de Gerbé ou Zerbi, près de Tripoli; et pendant que, dans les chaleurs d'août de l'an 1510, ses soldats, presque défaillants, étaient comme enchaînés auprès des fontaines de l'île, ils furent égorgés presque sans défense par les Maures placés en embuscade. Garsias y laissa la vie avec 4000 Espagnols: ce que le fer n'avait pas moissonné, périt par la soif. Ce malheur fut pour Navarro le commencement de sa disgrâce, laquelle le fit passer au service de la France, et le ramena en dernier lieu dans les prisons d'Espagne. Ce fut aussi le terme des conquêtes de Ferdinand en Afrique (2).

Sur ces entrefaites, Ximènes s'était rendu à Tolède, pour s'y acquitter des vœux qu'il avait faits pendant l'expédition d'Afrique, et pour fonder deux anniversaires, en mémoire du jour de la conquête d'Oran et de celui auquel il avait pris solennellement possession de cette

(1) Gomez, l. c., p. 4047. Martyr, Ep. 435, 436, 437, 440, 442. — Ferreras. — Prescott, II p. p. 478. — Fléchier, l. 3, p. 262.

(2) Gomez, l. c., p. 4048. — Martyr, Ep. 445-449. — Zurita, l. VI, l. IX, c. 19. — Fléchier, l. 3, p. 265. — Prescott, II p., p. 480.

ville. Tout le reste de sa vie, il ne perdit plus jamais de vue cette oasis chrétienne au milieu des infidèles, et il doit même encore, dit-on*, l'avoir protégée après sa mort. Souvent, en effet, on prétendit avoir vu sur les murs d'Oran, à l'heure des esprits, la forme gigantesque d'un Franciscain orné du chapeau de cardinal, tantôt sur un cheval élevé, tantôt le glaive à la main, comme un général; bien plus, en 1643, lorsqu'elle apparut pour la dernière fois, pendant que les Algériens assiégeaient Oran, on dit l'avoir entendue encourager les soldats et leur prédire la victoire. Tout cela et bien d'autres choses encore sont racontées par Quintanilla, l'ami du merveilleux (1); mais ce qui est certain, c'est que, pendant plusieurs siècles, les Espagnols défendirent avec le plus grand zèle leur chère ville d'Oran, jusqu'à ce que, ravagée par un tremblement de terre en 1790, ils durent la livrer l'année suivante au dey d'Alger. Mais elle est revenue récemment au pouvoir des chrétiens, et elle forme maintenant une des principales possessions françaises sur les côtes de l'Algérie.

Le plan de notre cardinal, d'implanter de nouveau le christianisme en Afrique et d'y poser en même temps le fondement de la puissance de sa patrie, était sans contredit excellent et sage. Aussi fut-il repris par Charles-Quint; et ce n'est pas la faute de ces deux grands hommes, si la faiblesse qui gagna plus tard l'Espagne, l'empêcha, non-seulement de s'agrandir encore, mais de pouvoir même conserver ses anciennes possessions; et si la croix du christianisme disparut toujours plus de la terre d'Afrique, en même temps que le Lion espagnol.

(1) Archetypo, l. IV, c. 24, p. 334 seqq. Prescott, II p., p. 481.

CHAPITRE XXI.

Désagréments qu'éprouve Ximenès. — Il prend de nouveau part aux affaires du royaume.

Depuis la mort d'Isabelle, la Castille et les affaires de l'Eglise en général avaient réclamé tous les soins de Ximenès, de sorte qu'il n'avait pu consacrer qu'une petite partie de son attention aux besoins de son diocèse. Mais alors que la régence était assurée à Ferdinand, que les troubles et les révoltes étaient apaisées et Oran conquis, il crut avoir retrouvé le repos nécessaire pour continuer la visite de son diocèse, et pourvoir en détail à ses diverses nécessités. Il débuta, pour autant que nous le savons, par réclamer l'église de Baza. Dans les anciens temps, elle avait appartenu au diocèse de Tolède; puis, conquise par les Maures, elle avait été reprise sous Isabelle, en 1489, et cette princesse, avec la permission du précédent primate, avait accordé qu'elle fût incorporée au diocèse de Cadix nouvellement érigé. Ximenès discuta cette affaire avec son chapitre, fit rechercher dans les archives archiépiscopales tous les documents relatifs à l'église de Baza et qui venaient à l'appui de ses prétentions, et déféra cette affaire au pape, dont la décision fut favorable au diocèse de Tolède. Toutefois, sous le quatrième successeur de Ximenès, elle retourna encore au diocèse de Cadix, et

Tolède ne s'y réserva que les droits métropolitains, tandis que le reste du diocèse de Cadix appartenait à la province de Grenade (1).

Le cardinal fonda ensuite à Illescas un couvent de femmes en l'honneur de la sainte Vierge, et le dota de riches revenus annuels. Il en fonda un autre pour des Franciscaines à Torrelaguna, lieu de sa naissance, et visita dans le voisinage un couvent d'hommes où le relâchement des mœurs s'était introduit (2).

Mais bientôt deux procès importants et très-désagréables, auxquels la conquête d'Oran avait donné lieu, vinrent l'arracher à ces occupations et autres du même genre. Comme tous les souverains à principes machiavéliques, Ferdinand était en proie à la défiance et n'éprouvait que de l'éloignement pour ceux de ses sujets à qui précisément il était redevable d'une plus grande reconnaissance. Le grand-capitaine lui conquit Naples et tomba pour cela en disgrâce; Ximenès lui procura la régence de la Castille et une possession précieuse en Afrique, et il en fut récompensé par une aversion mal dissimulée. Une partie considérable de la noblesse, que Ximenès avait auparavant aidé à tenir dans l'abaissement, s'aperçut de ce changement, et chercha à profiter de l'occasion pour amener la chute du cardinal. A Oran, Ximenès avait voulu que toutes les correspondances entre l'Espagne et l'Afrique passassent par ses mains, et il avait en conséquence ouvert aussi la lettre envoyée par le roi à Navarre, et dont nous avons fait mention plus haut. Aussitôt que les Grands en furent instruits après son retour, ils se hâtèrent de représenter au roi cette conduite sous le jour le plus

(1) Gomez, l. c., p. 4048, p. 4054-4056.

(2) Ibid., l. c., p. 4049, 4053.

noir, comme une offense grossière et une violation manifeste du respect qui lui était dû. Ils cherchèrent en outre à enlever au cardinal, non-seulement la faveur du roi, mais encore une bonne partie de sa fortune, et d'obtenir une de ces deux choses au moyen de l'autre. Sachant que Ferdinand était presque toujours dans des embarras pécuniaires, et qu'il saisissait volontiers tout prétexte spécieux pour se soustraire à une obligation, quelque bien établie qu'elle fût, ils lui représentèrent que le cardinal ne pouvait pas avoir le droit de réclamer la rentrée des sommes dépensées pour la conquête d'Oran: ils ne niaient pas que le roi n'eût, avant l'expédition, donné cette assurance au cardinal, et ne lui eût promis, en cas de non exécution, de lui laisser en dédommagement la possession d'Oran; mais ils soutenaient par contre que Ximenès avait rapporté d'Afrique un si riche butin et tant de gloire, qu'il y aurait de sa part la plus grande injustice à désirer de nouvelles récompenses. Sur l'assurance positive, donnée par le cardinal, qu'il n'avait conservé pour lui aucun objet de valeur, quelques employés des finances royales donnèrent le conseil de lui abandonner la ville d'Oran pour son paiement, dans la pensée que l'archevêché de Tolède ne voudrait pas longtemps conserver une possession si éloignée, si incertaine, et qui exigeait encore tant de dépenses, mais que bientôt il la rendrait avec plaisir au roi. Mais les plus sages des conseillers royaux n'aimaient pas à voir aux mains d'un particulier une forteresse si importante, dont le sort de l'Espagne pouvait dépendre, et citaient dans l'histoire du pays une foule d'exemples propres à inspirer des craintes. Le roi Ferdinand se rallia naturellement à leur manière de voir, et il se décida enfin pour le paiement des sommes dues à Ximenès. Mais cela ne devait pas se faire sans susciter au cardinal des tracasseries et des chagrins de

divers genres. Ainsi, il fallut d'abord qu'un commissaire royal visitât toute sa demeure et tous ses meubles, pour voir si on n'y trouverait pas des objets précieux provenant d'Oran; ensuite, les sujets de Ximenès qui avaient pris part à la campagne, durent reproduire tout le butin qu'ils avaient fait, afin qu'il en fût tiré encore un cinquième pour le roi. Cette manière d'agir envers de pauvres laboureurs et artisans causa encore plus de douleur au cardinal, que le chagrin qu'on lui faisait à lui-même; mais il garda le silence sur ce double outrage, rendit avec calme les comptes qu'on exigea de lui comme autrefois du grand-capitaine, et remercia encore le roi, en finissant, pour le paiement qui lui fut enfin accordé, l'assurant qu'il était tout prêt à rendre à son altesse toute autre espèce de service encore. Il eut bientôt l'occasion de prouver, par une foule d'exemples, que ses offres étaient sérieuses (1).

Vers le même temps, Ferdinand demanda à Ximenès de résigner l'archevêché de Tolède en faveur de l'archevêque de Saragosse, ou plutôt de faire un échange avec ce fils naturel du roi, lequel, malgré sa mondanité, était cependant fort aimé et fort estimé de son père à cause de son habileté politique et de sa valeur guerrière. Mais Ximenès repoussa cette demande de la manière la plus décidée, par ces paroles si dignes de lui: « Jamais je ne changerai d'épouse, je rentrerai plutôt dans mon tranquille couvent; j'en supporterai avec joie la pauvreté et la solitude; mais ce qui est ma possession, je ne le remettrai à personne au monde, qu'à l'Eglise elle-même et aux pauvres. » Cette affaire finit là, et il n'en fut plus question de la part de Ferdinand ni du cardinal (2).

(1) Gomez, l. c., p. 1019, 1050. Fléchier, l. 3, p. 278-271.

(2) Fléchier, l. 3, p. 272.

La discussion relative à la juridiction spirituelle sur Oran lui causa de plus grands désagréments encore. Déjà avant qu'on pensât à la conquête de cette ville, le P. Louis Guillaume, Franciscain, avait été créé par le pape évêque *in partibus*, avec le titre d'*Auriensis* (1), et il avait, ainsi que d'autres, regardé cette expression comme identique avec celle d'Oran. Après l'heureuse issue de l'expédition d'Afrique, le Franciscain en question fit valoir ses prétentions, et demanda à être mis en possession de l'évêché qui lui appartenait et qui venait de tomber au pouvoir des chrétiens. Mais Ximenès avait conçu et concerté avec le roi un plan tout différent: d'après ce plan, la ville d'Oran et son territoire devaient être incorporés à l'archevêché de Tolède, et l'on devait entretenir à Oran une collégiale dont le prévôt, sous le titre d'abbé, serait en même temps dignitaire de l'église métropolitaine. Toutefois le Cardinal, croyant ne devoir blesser les droits de personne, fit examiner les prétentions du Franciscain par d'habiles historiens et canonistes. Après mûre délibération, leur sentence fut qu'Oran était une ville nouvelle fondée seulement par les Maures; que jamais, par conséquent, elle n'avait été le siège d'un évêché, et qu'en effet, nulle part dans toute l'histoire de l'Eglise d'Afrique, ni dans tous les conciles tenus dans ce pays, il n'était fait mention d'un évêque d'Oran; que, dès lors, comme on ne donnait jamais aux évêques titulaires que les titres d'anciens sièges épiscopaux tombés plus tard sous le joug des infidèles, il fallait évidemment chercher quelque part ailleurs l'évêché du Franciscain.

La conclusion était exacte; mais comme à Rome on avait peut-être eu Oran en vue, et que le Franciscain ne

(1) Il ne faut pas confondre ce titre avec celui d'*Episcopus Auriensis*, c. d. d'Oronse, en Galice, province de Saint-Jacques de Compostelle.

voulait pas encore renoncer à ses prétentions, le Cardinal, pour en venir à un accommodement pacifique, lui offrit le titre d'abbé à la collégiale projetée et celui de dignitaire de l'église métropolitaine, plus, un bénéfice pour améliorer ses revenus. Mais cette condescendance de sa part fut précisément ce qui rendit le moine plus hardi : il rejeta tout accommodement et porta ses plaintes au roi. Le résultat de sa démarche fut qu'il dut se retirer les mains vides, et qu'il n'obtint rien ni de Ferdinand ni de Ximenès, quoique le procès lui-même n'eût pas reçu de solution définitive. Devenu plus sage à ses dépens, il accueillit avec plaisir, en 1526, la proposition du second successeur de notre Cardinal, Alphonse Fonseca, archevêque de Tolède, qui lui renouvela les concessions de Ximenès, et Charles-Quint demanda au Saint-Siège les brefs nécessaires pour donner suite à cette convention. Mais Rome tarda de les donner, sans doute parce qu'en général on n'y était pas disposé à décider la question de savoir si le titre *Aurien-sis* se rapportait à Oran ou non. Puis, l'érection de la collégiale rencontra aussi des obstacles ; de sorte que le Franciscain se rendit à Oran seulement comme vicaire de Fonseca, et qu'il en revint bientôt chassé par la misère, les revenus de cette église n'ayant pas été fixés tant que dura la guerre. Il prit alors place dans le chapitre métropolitain de Tolède, et Oran resta partie de ce diocèse, sans que jamais la collégiale projetée par Ximenès fût fondée, l'église y étant trop pauvrement dotée par le roi d'Espagne (1).

Le Cardinal éprouva aussi alors beaucoup de chagrin de la part de son neveu Villaroel, gouverneur de Cazoria. Déjà lors de la conquête d'Oran, il avait montré peu de courage et de prudence, et dans un premier moment de trou-

(1) Gomez, l. c., p. 4050 seq. Fléchier, l. 3., p. 272.

ble, il s'était enfui à l'approche des cavaliers numides, qu'il aurait dû écarter des portes d'Oran. Cette conduite lui avait dès lors fait perdre en partie la faveur de son oncle ; il la perdit complètement après son retour d'Afrique. Un jour, en effet, il eut une violente dispute avec un de ses subordonnés et il le menaça de sa vengeance. Or, ce bourgeois ayant été assassiné la nuit suivante, le soupçon tomba naturellement sur le gouverneur, et la veuve de ce malheureux demanda au roi avec larmes justice du meurtrier. Ferdinand nomma, en conséquence, un commissaire pour faire une enquête ; mais avant son arrivée, le Cardinal lui-même avait déjà livré son neveu aux tribunaux ordinaires, et fait à la veuve et aux autres parents du tué de si riches présents, qu'ils se désistèrent de leur plainte contre Villaroel. Celui-ci réussit en même temps à prouver en quelque sorte son innocence devant le tribunal, de manière qu'il fut acquitté. Quelle que fût la joie qu'éprouva Ximenès de voir sa famille préservée de la honte qu'une grave punition de Villaroel aurait fait rejaillir sur elle, il ne voulut toutefois plus jamais voir, celui qui s'était montré lâche en face de l'ennemi et cruel envers un citoyen ; et jamais il n'oublia sa conduite (1).

Bien que la conquête d'Oran eût fait perdre à Ximenès les bonnes dispositions du roi à son égard ; Ferdinand était cependant trop maître de lui-même et beaucoup trop sage, pour ne pas de nouveau tirer parti du dévouement du Cardinal et de son aptitude aux affaires.

Afin de pouvoir continuer la guerre en Afrique, et prendre en même temps solennellement possession de la régence de Castille, ce prince avait convoqué en 1510 les Etats des deux royaumes, ceux d'Aragon, à Monçon ;

(1) Gomez, l. c., p. 4054.

ceux de Castille , à Madrid. Voulant alors pouvoir quitter la Castille tranquillement et sans danger , et se rendre d'abord en Aragon , il manda l'archevêque auprès de lui à Madrid , au printemps de l'année 1510 , et le chargea , pour toute la durée de son absence, de l'administration du royaume et du soin de l'Infant Ferdinand , second fils de l'infortunée Jeanne. Mais aussitôt que les Etats d'Aragon eurent accordé les contributions de guerre qu'il demandait , Ferdinand laissa à son épouse Germaine la régence du royaume d'Aragon , avec pouvoir de continuer les séances des Etats. Il revint alors à Madrid , où les Etats de Castille se réunirent au mois d'octobre. D'après Gomez et Fléchier , Ximenès , immédiatement après le retour du roi , se serait retiré dans son diocèse ; mais le fait est qu'il dut d'abord assister à la diète , et recevoir le serment solennel de Ferdinand comme régent de Castille. Seulement, lorsque cette assemblée eut aussi accordé les subsides nécessaires pour la continuation de la guerre en Afrique , le roi se rendit près de Jeanne , sa fille , à Tordésillas , et Ximenès de son côté retourna dans son diocèse (1).

A peine était-il à Alcala , qu'il y reçut la nouvelle de la mort de l'évêque de Salamanque. Plusieurs de ses connaissances auraient bien voulu pouvoir procurer ce siège à François Ruyz ; mais sachant combien l'illustre prélat haïssait toute espèce de recherche des honneurs ecclésiastiques, et comment il avait pris en mauvaise part une tentative de son ami Ruyz lui-même pour se recommander au roi sous ce rapport, ils n'osèrent risquer que quelques légères insinuations à ce sujet. Toutefois Ximenès désirait alors lui-même d'avancer son ami , et comme, en Espagne, le roi avait le droit de nommer les évêques , c'est-à-dire, de proposer à

(1) Zurita, t. VI, l. IX, c. 44, c. 20. Gomez, l. c., p. 4053. Fléchier, l. 3, p. 279. Ferreras.

la confirmation du pape les personnes qui lui étaient agréables, il envoya un de ses officiers à Ferdinand pour le prier de vouloir bien donner à son ami François Ruyz l'évêché vacant. Le roi témoigna son regret , en disant qu'il venait d'en disposer en faveur de François Bobadilla, fils de l'amie d'Isabelle, dont nous avons parlé ; et déclara qu'en revanche il était tout à fait disposé à donner à Ruyz, en attendant la vacance d'un évêché plus considérable, le siège de Ciudad-Rodrigo , que Bobadilla allait quitter. La chose s'arrangea de cette manière , et l'évêque d'Avila étant mort peu de temps après , l'ami de notre cardinal fut promu à ce siège , toutefois sans la moindre coopération de Ximenès , qui n'était pas du tout partisan de ces échanges de places (1).

Sur ces entrefaites avait eu lieu, au mois d'août 1510, le désastre des Espagnols dans l'île de Gerbé ou Zerbi, et à cette occasion , le roi Ferdinand avait déclaré publiquement qu'il voulait passer lui-même en Afrique et punir les infidèles. Il fit faire en effet de vastes préparatifs dans le sud de l'Espagne et se rendit lui-même à Séville , pour donner ses ordres en personne et se rapprocher de la côte d'Afrique. Toutefois, des esprits défiants prétendirent que ces préparatifs ne concernaient pas les Maures , mais la France et les ennemis du pape Jules II , et Louis XII de France dit alors lui-même : « Je suis le Maure contre lequel mon cousin Ferdinand fait des préparatifs (2). »

Quoi qu'il en soit, il est certain que Ferdinand manda alors Ximenès auprès de lui à Séville , et que le vieux cardinal se mit en chemin pour s'y rendre , par un temps détestable et au milieu de l'hiver (janv. 1511). Sa route le conduisait par Torrijos , petite ville de Castille, apparten-

(1) Gomez, l. c., p. 1053, 4054.

(2) Ibid., l. c., p., 4056, 4058, 14. Fléchier, l. 3, p. 285. Ferreras.

nant à la pieuse Thérèse Antiquès, qui avait déjà appris à le connaître et à le vénérer lorsqu'il n'était encore que simple religieux. Désirant en cette occasion témoigner à ce grand homme un respect tout particulier, et pouvoir trouver dans un entretien avec lui des consolations spirituelles, elle l'invita à descendre dans son château; et pour être plus certaine de son fait, comme elle connaissait la manière de voir du prélat, elle fit répandre le bruit qu'elle était elle-même en voyage. Ximenès vint en effet loger dans son château, mais à peine y était-il entré que la dame lui fit demander audience. Le cardinal prit si mal la ruse dont elle avait fait usage, qu'il quitta le château sans retard, sans même observer les formes ordinaires de la politesse; et passa la nuit près de là, dans un couvent de Franciscains, dont il partit le lendemain le plus tôt possible (1).

Il s'arrêta ensuite quelques jours, pour satisfaire sa dévotion, au célèbre pèlerinage de la sainte Vierge de Guadeloupe, fit à l'église et au monastère de riches présents, et arriva de là, après un voyage très-pénible, à la petite ville de Fornillos, où il avait vécu autrefois à la cour de l'infortunée Jeanne, après la mort de son époux, et où il avait laissé de lui un souvenir très-agréable. Aussi y fut-il reçu avec de grands honneurs. Mais en revanche, il y éprouva une perte considérable et qui le contraria beaucoup; un grand nombre de bêtes de somme des gens de sa suite périrent pour avoir mangé d'une herbe dangereuse qui croit dans cette contrée. Enfin, étant arrivé près de Séville dans les derniers jours de février 1511, il fit savoir à Lopez Ayala, son agent à la cour, qu'il y arriverait le lendemain au soir. A cette nouvelle, le roi lui-même avec toute sa cour alla à sa rencontre à certaine distance, voulant honorer d'une manière particulière, en partie en dépit de

(1) Gomez, l. c., p. 1036, 1037.

ses Grands, l'homme dont il avait besoin, si même il ne l'aimait pas (1).

Pendant le séjour de Ximenès à Séville et les préparatifs de la flotte destinée contre l'Afrique, il arriva de Rome des nouvelles de la plus haute importance, et qui ouvrirent à l'activité du cardinal une nouvelle carrière, pour travailler en faveur du pape Jules II.

(1) Gomez, l. c., p. 1037.

CHAPITRE XXII.

Ximénès travaille pour le pape et le cinquième concile de Latran.

Après la mort de Pie III, le siège pontifical avait été occupé depuis 1503 par Jules II, pontife doué de talents militaires et politiques, comme jamais aucun de ses prédécesseurs n'en avait possédé. A l'abri du népotisme, mais prince temporel plutôt qu'ecclésiastique, il consacra toute son énergie, non à agrandir ses parents, quoiqu'il fût d'une condition peu élevée, mais à augmenter le plus possible la puissance temporelle du Saint-Siège (1). Il voulut en conséquence reconquérir avant tout les portions de territoire arrachées aux Etats de l'Eglise, forcer ses vassaux à la soumission, et recouvrer ce que la famille Borgia avait enlevé au *patrimoine de saint Pierre*. Il devait être également l'ennemi de la fière république de Venise qui, précisément alors, était à son plus haut degré de puissance, et qui avait réduit en son pouvoir presque tout le littoral de l'Etat de l'Eglise.

Toutes ses autres entreprises militaires eurent le même motif; et si, dans le choix des moyens qui devaient

(1) Martyr dit de lui : *Christi Ecclesiam Julius sponsam appellabat suam, sponsam ornare monilibus, et sponsam quocumque modo posset dotare studebat ille, nulla propinquorum aut necessariorum habita ratione.* Ep. 577.

le mener à son but , il ne se montra pas toujours scrupuleux ni d'une conscience trop tendre ; il participa en cela au défaut général de tous les princes de son temps , alors que Machiavel vivait et enseignait ses principes. Du reste, il surpassa presque tous les autres souverains par l'honnêteté du but qu'il se proposait : il pouvait , comme l'observe très-bien Ranke , manifester ouvertement ses tentatives , et même s'en vanter , parce qu'elles étaient honorables en elles-mêmes (1).

Après avoir passé les premières années de son règne à soumettre les Baglioni, les Bentivoglio et autres vassaux, il se présenta enfin à l'habile pontife une occasion de rogner , comme on disait , la crinière au fier Lion de Venise. Toujours unie jusqu'alors avec Louis XII , roi de France , contre le pape et l'empereur , cette république avait depuis peu triomphé de ce dernier, Maximilien I, et l'avait forcé à une transaction presque humiliante. Mais cette victoire elle-même fut la cause de son abaissement. Le roi de France, en effet , devint jaloux de la puissance toujours croissante de la République et commença à craindre pour Milan. En conséquence, sous un prétexte frivole, comme si sa dignité avait été blessée par le traité de paix dont nous venons de parler, il conclut avec ses anciens ennemis , l'empereur , le pape et le roi d'Espagne , la *Ligue de Cambrai*, en décembre 1508, dans le but de dépouiller Venise et de partager ses possessions continentales. C'est ce qui eut lieu en effet dans le courant des années 1509 et 1510 , et Jules II , entr'autres, recouvra tout ce que la République avait enlevé aux Etats pontificaux.

(1) Ranke, Fürsten und Völker, etc. II p., p. 55, Cfr. p. 52, 53 ; et Ruscoe, Pape Léon X, I p., p. 394, II p., p. 33.

Mais ce résultat obtenu , la politique prescrivait au pape une manière d'agir toute différente. Si Venise venait à être plus affaiblie encore , et peut-être à être effacée de la liste des Etats , la France devenait dominante dans l'Italie supérieure, où elle possédait déjà Milan, et par là même , dangereuse pour l'Etat de l'Eglise. En conséquence, Jules se sépara alors de ses alliés ; et ces mêmes Vénitiens qui, peu de temps auparavant , dans la fureur qui les animait , n'appelaient plus le pape que *carnifex* au lieu de *pontifex* , s'unirent alors d'amitié avec lui , comme avec leur protecteur (1510).

Au moment où ce changement s'opérait , le duc de Ferrare, Alphonse d'Este , vassal du pape et jusqu'alors un de ses amis les plus dévoués , se trouvait encore en lutte avec les Vénitiens , et Jules II l'avertit en conséquence de cesser sans délai toute hostilité contre cette république. N'ayant pas obéi , il fut excommunié et les troupes pontificales occupèrent son territoire. Mais Louis XII, vivement irrité du changement politique du pape, qui venait déranger ses plans sur l'Italie , saisit cette occasion pour s'en venger et précipiter, s'il était possible, du trône pontifical, ce dangereux adversaire. A cet effet , il eut recours à un double moyen : La force des armes et un synode convoqué contre le pape. A peine les prélats français , convoqués à Tours en été 1510, avaient-ils voté pour ce dernier moyen, que déjà une armée française entra dans l'Italie supérieure et enlevait Bologne au pape. En même temps , l'empereur Maximilien et Louis XII, de concert avec quelques cardinaux , entr'autres le cardinal de Sainte-Croix , Bernard Carvajal, espagnol, convoquèrent un synode à Pise pour le 1^{er} septembre 1511. Là , le pape fut accusé d'être le perturbateur de la paix entre les peuples chrétiens , d'être devenu pape par simonie , et de ne pas remplir la

promesse qu'il avait faite au Conclave de convoquer un concile œcuménique.

Dans ces circonstances critiques, aggravées encore par une maladie, le pape Jules II se tourna du côté de Ferdinand. Le roi d'Espagne se trouvait à Séville avec Ximènès lorsque la lettre pontificale y arriva, le 18 mai 1511. Le pape lui dépeignait sa situation, la perfidie des cardinaux qui l'avaient abandonné, et lui demandait du secours contre le roi de France son ennemi. Ferdinand, qui, comme l'observe très-bien Fléchier, se faisait un honneur de protéger le Saint-Siège lorsqu'il y trouvait aussi son compte, convoqua aussitôt dans son palais Ximènès ainsi que tous les Grands et les évêques qui se trouvaient à Séville, pour délibérer sur un objet si important. Tous furent d'avis qu'il serait injuste, de combattre en Afrique contre l'ennemi du nom Chrétien, si pendant ce temps le chef même de la chrétienté était menacé en Europe. Sur cela, Ferdinand résolut aussitôt d'employer en faveur de l'Italie les forces qu'il avait réunies, et, conformément à la demande du pape, il retira aussi au cardinal Carvajal l'évêché de Siguenza qu'il avait jusqu'alors possédé en Espagne (1).

Ximènès, de son côté, qui avait des obligations à Jules II, tant à cause de sa promotion au Cardinalat, que pour une foule de privilèges accordés à Alcalá, et qui avait une grande estime pour les sentiments élevés et énergiques du pontife, avait tout particulièrement contribué à cette résolution prise par l'Espagne, et il avait en outre témoigné spécialement son attachement au pape en l'animant à la constance, et en lui envoyant une somme d'argent considérable pour l'aider à supporter les frais de la guerre (2).

(1) Gomez, l. c., p. 4057. Fléchier, l. 3., 284. Ferreras.

(2) Ibid., l. c., p. 4058.

Ferdinand, du reste, voulant encore tenir secret le plan qu'il avait formé, de soutenir le pape contre la France et ses autres ennemis, fit d'abord cingler sa flotte vers l'Afrique, avec ordre de prendre ensuite la route de l'Italie lorsqu'elle serait en pleine mer. Mais la France pénétra ses vues et se prépara à la guerre (1).

Au mois de juillet 1511, Ximènès partit de Séville pour retourner dans son diocèse, et apprit en chemin que l'archidiacre de sa métropole, Jean Cabrera, avait, à cause de son grand âge, demandé et obtenu de Rome un coadjuteur.

Il est vrai que cela était sévèrement défendu, et avec raison, par les statuts de Tolède, parce que autrement chaque chanoine aurait pu se donner soi-même un successeur; mais Cabrera, qui était en grande faveur auprès du roi à cause de sa belle-sœur, Béatrice Bobadilla, l'amie d'Isabelle, avait pris sur lui de demander à ce sujet un privilège à Rome. Ainsi, la chose était faite avant que notre cardinal en eût connaissance; mais aussitôt qu'il en fut instruit, il se fit résolument le défenseur des anciens statuts de son église, interdit au chapitre de recevoir les pièces obtenues par Cabrera, et s'adressa immédiatement au roi et au pape pour rompre toute cette affaire. Il résolut aussi d'attendre à Alcalá la décision de ce différend, parce que, connaissant la sévérité de son caractère, il crut mieux faire de ne pas du tout paraître à Tolède tant que durerait le procès, et d'éviter ainsi toute occasion d'en venir à des scènes désagréables et trop animées avec Cabrera (2).

(1) Gomez, l. c., p. 4058. Mariana, l. XXX c. 3, p. 385.

(2) Ibid., l. c., p. 4059.

Pendant qu'à Alcalá il hâta les progrès de la construction de son université, des ambassadeurs arrivèrent d'Afrique en Espagne, de la part des rois de Tremesen et de Tunis et de quelques autres princes maures moins considérables, pour offrir un tribut et leur soumission volontaire. C'était la crainte des préparatifs mentionnés plus haut qui les avait poussés à cette démarche; tandis qu'au contraire le roi de Fez avait déclaré avec orgueil qu'il était prêt au combat et qu'il attendait les Espagnols. Ces Africains demandaient en même temps le droit de pouvoir commercer librement avec Oran, et ils offrirent en présent à Ferdinand dix superbes chevaux avec des housses brodées d'or et d'argent, dix faucons bien dressés, et un lion apprivoisé d'une grandeur et d'une beauté remarquables (1).

Personne n'éprouva plus de joie à cette occasion que Ximenès, qui voyait en tout cela un beau résultat de ses efforts pour la conquête de l'Afrique. Aussi fit-il célébrer à Tolède trois jours de fête pour en remercier Dieu. Bientôt après, le roi d'Alger se soumit aussi, et cette même Afrique qui autrefois avait failli anéantir l'Espagne, tremblait alors au nom de ce pays (2).

Ferdinand, plus à l'aise de ce côté, put donner plus de soin à la guerre engagée contre la France. Aussi, vers la fin de l'été de 1511, il convoqua les États de Castille à Burgos, et pria le cardinal de s'y rendre le plus tôt possible. Celui-ci, encore épuisé de son retour de Séville et redoutant les grandes chaleurs de juillet, demanda un délai de vingt jours, et ne put, à cause d'une maladie, répondre à l'appel du roi que vers la fin d'août. Le roi, afin de lui

(1) Gomez, l. c., p. 4059, 4060. Mart. Ep. 471.

(2) Gomez, l. c., p. 4059.

faire plus d'honneur, voulut préparer pour lui le palais du comte Salinar, et en faire sortir son petit-fils Ferdinand; mais le cardinal détourna de lui cette distinction honorable, et s'établit dans une autre maison, dans le voisinage de la porte Saint-Gilles et du palais royal. Un jour, le roi voyant l'Infant se promener avec le cardinal, lui cria, dit-on, de sa fenêtre: « Tu es en bonnes mains, mon enfant, et si tu veux m'imiter, tu ne quitteras jamais la société de cet homme. » La promenade terminée, le prince, pour preuve de sa haute estime, voulut reconduire le cardinal jusqu'à sa maison, mais Ximenès ne le permit en aucune manière, quoique le roi lui-même eût applaudi à la pensée de son petit-fils (1).

L'assemblée des États durait déjà depuis quelque temps, lorsqu'un légat du pape arriva à Burgos, en 1511, pour notifier au roi l'alliance conclue entre Jules II et Venise; et Ferdinand entra lui-même dans cette alliance. Le légat venait en même temps pour publier en Espagne la bulle de convocation du cinquième concile de Latran, dix-huitième concile œcuménique, que le pape voulait opposer au synode schismatique de Pise (2).

Louis XII n'avait eu aucune peine à gagner l'empereur Maximilien à la pensée de convoquer un synode pour mettre le pape en jugement. La politique nouvelle du pontife et l'abandon de la ligue de Cambrai avaient déjà prévenu l'empereur contre lui; puis, il attendait d'un synode quelques réformes qu'il désirait, et, devenu veuf, il aurait bien aimé s'élever lui-même à la papauté. Il tâcha donc de gagner pour un synode les évêques allemands, pendant que Louis XII travaillait auprès des évêques

(1) Gomez, l. c., pp. 4059-4060.

(2) Ferreras.

français. En conséquence, il réunit les évêques de son empire à Augsbourg en 1511 ; mais ils refusèrent de prendre aucune part au synode schismatique, et pas un seul d'entre eux n'y assista. Mathieu Lang, évêque de Gurk, plus tard cardinal et archevêque de Salzbourg, et alors conseiller et envoyé de l'empereur, fut le seul qui favorisa le conciliabule. Cette assemblée s'ouvrit à Pise le 1^{er} novembre 1511, par un discours violent de Carvajal contre Jules II, et par une messe solennelle célébrée par le même prélat. Pise appartenait alors aux Florentins, étroitement unis avec la France. Outre les sept cardinaux en révolte contre le pape, ce conciliabule ne comprenait que vingt prélats, français pour la plupart, et n'était reconnu par aucun autre prince que Louis XII et Maximilien ; encore ce dernier n'y envoya-t-il aucun ambassadeur. L'ouverture s'en fit sous des auspices extrêmement défavorables. Le clergé de Pise refusa, non-seulement de prendre part au synode et à ses délibérations, mais encore de lui fournir les objets nécessaires pour célébrer la messe ; et il lui ferma même les portes de l'église principale.

Une indignation plus vive encore animait les habitants de cette ville, qui redoutaient l'excommunication et les armes de Jules II, parce qu'ils donnaient l'hospitalité à des schismatiques ; ils tâchèrent même, dans une émeute, de massacrer le commandant français chargé de protéger le synode. Une terreur panique et la crainte d'être livrés au pape s'emparèrent alors des membres du synode, et quinze jours à peine après leur arrivée, ils se hâtèrent de quitter Pise et de se retirer à Milan, pour s'y mettre immédiatement sous la protection des Français et de leurs canons. Là, à l'abri de fortes murailles, encore diminués en nombre, et sifflés (1) impunément par le peuple, qui n'avait

(1) Chaque fois, par exemple, que le cardinal Carvajal se montrait dans les

jamais voulu les accueillir, ils risquèrent encore quelques séances, et dans la huitième, qui fut la dernière, ils suspendirent même le pape. Mais de son côté, Jules II convoqua à Latran, pour la fête de Pâques 1512, un concile œcuménique présidé par lui, auquel il invitait tous les princes chrétiens, et donnait ainsi le coup de mort à l'assemblée schismatique (1).

Il vint donc aussi en Espagne un légat du Saint-Siège, au moment où le roi, avec les Grands et les Prélats, se trouvait aux Etats de Burgos. Mais, malheureusement, Gomez n'a pas rapporté les détails des négociations qui eurent lieu à cette occasion et dès lors, les autres biographes de notre Cardinal n'en disent pas davantage. En revanche, nous avons du moins trouvé dans P. Martyr, qui se trouvait alors à Burgos avec la suite du roi, quelques nouvelles intéressantes sur cet objet ; et Ferreras a tiré de la chronique manuscrite du curé Bernaldez, contemporain de ces événements, quelques particularités qu'il a insérées dans son histoire, et qui ne sont pas sans prix pour nous. Nous voyons que le pape avait nommé légat en Espagne un des juges du tribunal de la Rote romaine, Guillaume Casadorus (2), lequel arriva à Burgos dans la première moitié de novembre. Conformément au désir du roi, la publication de la bulle pontificale de convocation au concile dut avoir lieu avec beaucoup de solennité, et l'on choisit à cet effet le dimanche 16 novembre. Ce jour là, après l'évangile de la grand'messe célébrée dans l'église cathé-

des de Milan, le peuple le saluait par ironie du nom de *pape*, parce que l'espoir qu'il avait conçu de faire déposer Jules II, et de devenir pape lui-même, s'en allait visiblement en fumée. Roscoe, Léon X, 1^{er} p., p. 482.

(1) Martyr, Ep. 469, 470 ; Hard. Coll. conc. t. IX, p. 1584. Schrockh, K, G. p. 32, p. 469, etc.

(2) Son nom se trouve aussi dans la déclaration du roi d'Espagne au Concile. Hard., l. c., p. 1640.

drale, le légat, en présence du roi, des Grands, des prélats et d'une foule immense de peuple, lut, du haut de la chaire, l'original latin de la bulle pontificale, développa les motifs de la convocation du concile, et requit le roi d'y envoyer un grand nombre de prélats. S'adressant ensuite à notre Cardinal et aux autres prélats, il les exhorta à assister, autant que possible, au concile, et il termina en engageant les Grands à protéger l'unité de l'Eglise par leurs armes et leur valeur.

Après lui, l'évêque d'Oviédo, Valérien de Villaquiran, orateur célèbre, monta en chaire par ordre du roi, et exposa sommairement au peuple dans la langue du pays le contenu de la bulle papale et du discours du légat. Il expliqua ensuite, en termes énergiques, avec quelle impudence quelques cardinaux s'étaient séparés du pape et de l'Eglise, et avec quelle méchanceté le roi de France les avait séduits et les soutenait dans leur égarement. Il raconta aussi comment il avait, d'une manière sacrilège, attaqué le pape et lui avait enlevé Bologne; et comment encore, en défendant et en protégeant le duc de Ferrare dans sa rébellion, il injurait l'Eglise, déshonorait le beau titre de *roi très-chrétien* et menaçait de ravager tout le territoire du Saint-Siège pour s'enrichir des dépouilles de l'Eglise.

Alors le roi, s'étant tourné vers le légat, déclara qu'il emploierait volontiers et avec joie les possessions, la puissance et les biens de la reine sa fille et de lui-même, ainsi que les armes de ses amis et de ses vassaux à la défense de l'Eglise, et qu'il était prêt à envoyer ses prélats au concile et à pourvoir à leur sûreté. Le légat remercia alors le roi au nom du pape. Mais auparavant déjà, Ferdinand, qui avait gagné à la cause du concile et du pape, Henri VIII d'Angleterre, son gendre, et même l'empereur Maximilien, avait déclaré la guerre à la France et s'en était expliqué en présence de tous les peuples, dans une

lettre remarquable, adressée à Ximenès, mais destinée à la publicité et que Gomez nous a conservée.

En voici la teneur : « Révérendissime Père en Jésus-Christ, archevêque de Tolède, primat d'Espagne, Grand-chancelier et Grand-inquisiteur, que nous avons toujours aimé comme un ami et honoré comme un père ! Vous connaissez tous nos plans, et vous attesterez en conséquence avec force, combien de moyens nous avons employés jusqu'à présent et quel zèle nous avons déployé, pour faire rendre au pape Bologne et les autres villes et localités enlevées par le roi de France à l'Eglise romaine, et pour éviter le trouble et la division de la chrétienté. Mais n'ayant pu y parvenir en aucune manière, docile aux prières de l'Eglise qui nous a appelés à son secours, et conformément au respect et à l'obéissance que lui doivent tous les rois chrétiens, nous avons résolu, mettant en seconde ligne nos intérêts particuliers, de différer l'expédition déjà préparée contre les ennemis de notre royaume, et d'employer toutes nos forces, avec l'aide et la direction de Dieu, pour l'honneur de qui cette guerre aura lieu, à la défense du siège apostolique et au rétablissement de l'autorité pontificale. Mais pour le faire avec plus de dignité et de succès, le 4 octobre, c'est-à-dire, le jour de Saint-François, pour lequel vous avez une si grande vénération, nous avons conclu avec le pape et l'illustrissime République de Venise une alliance, que nous avons fait publier, en laissant, selon leur désir, l'accès ouvert à notre frère, l'empereur, et à notre cher fils, le roi d'Angleterre. Nous avons ensuite ordonné à notre vice-roi de Naples, Raimond Cardona, nommé général en chef des armées alliées en faveur du pape, de s'avancer sans retard contre l'ennemi, le vingtième jour après la conclusion de cette alliance, avec 1200 cavaliers munis de cuirasses, 1000 hommes de cavalerie légère, 10,000

hommes de l'infanterie espagnole et une artillerie suffisante, et de reprendre les villes occupées par l'ennemi. Il sera suivi du duc de Termini avec 600 hommes de la cavalerie pontificale, et l'armée française sera attaquée de l'autre côté par les Vénitiens. Nous nous sommes rendus maîtres de la mer au moyen d'une flotte aussi nombreuse que puissante, laquelle nous mettra en état d'atteindre notre but. Mais il est deux choses qui réclament avant tout notre sollicitude : c'est d'abord qu'aucun prince de l'Italie n'ébranle par les armes l'autorité de l'Eglise ; et que, d'autre part, à l'égard de ceux qui possèdent illégitimement des biens de l'Eglise, on tâche plutôt d'arriver à un accommodement pacifique qu'à une décision sanglante. Les circonstances étant telles, vous ferez faire dans toutes les églises des prières publiques, afin que Dieu veuille protéger la cause de son Eglise, en conserver l'unité, et accorder gracieusement à toute la chrétienté la paix et la concorde. Libres alors de toute dissension intérieure, nous pourrons tous réunis combattre avec unanimité les ennemis du nom chrétien, chose que le saint Père a aussi en vue en convoquant le concile de Latran. Vous confèrerez aussi sur tout cela, comme nous le supposons, avec le nonce du pape, l'évêque de Bertinoro, qui vient d'aborder à Barcelone et qui veut se rendre directement à notre cour. Pendant que nous vous écrivons ces mots, la nouvelle arrive de France qu'aucun prélat ne se rend de lui-même à Pise, mais seulement par contrainte ; et notre gendre d'Angleterre nous assure de sa participation à l'alliance conclue. L'empereur Maximilien se montre également disposé à se rendre à nos vœux, et ses lettres du 29 septembre sont pleines d'amitié et de bienveillance. En jetant un regard sur cette bonne entente des princes, voulant tenter de tous les moyens, ne nous exposer à aucun reproche, et surtout ne pas offenser Dieu, nous avons encore exhorté notre

frère de France à déposer les armes levées contre l'Eglise, sans quoi nous serions forcés de lui opposer nos forces réunies, de sauver l'autorité de l'Eglise et de protéger notre mère commune contre la violence et l'arbitraire de la tyrannie.

» Je vous salue en Jésus-Christ, révérendissime Père et Cardinal, cher ami et seigneur, et que Dieu daigne vous prendre constamment en sa sainte garde ! « Donnée dans la ville de Santa-Cruz, le 17 octobre 1511 (1).

Il est clair que cette lettre était destinée à éclairer le monde, et à justifier aux yeux de tous, pourquoi Ferdinand avait renoncé à ses plans contre l'Afrique et déclaré la guerre à la France.

Mais tandis que l'Italie allait devenir le théâtre de sanglantes batailles, Ximenès vivait de nouveau à Alcalá dans une tranquille et bienfaisante activité.

(1) Gomez, l. c., p. 4060, e. c.

CHAPITRE XXIII.

Occupations de Ximenès pendant la guerre d'Italie.

La clôture des Etats de Burgos et la guerre d'Italie qui venait de commencer, avaient procuré au cardinal le loisir de retourner à Alcalá, de s'occuper d'affaires de famille et de ce qui concernait son diocèse.

Parmi les enfants de ses frères et sœurs, Ximenès aimait particulièrement Jeanne Cisneros, fille de Jean son frère, et il cherchait en conséquence à la pourvoir très-bien et de bonne heure. On lui proposa pour sa nièce plusieurs fils aînés des principales familles; mais il considéra que peut-être de riches héritiers comme eux ne cherchaient qu'à gagner de l'influence par son intermédiaire, et qu'après sa mort, ils pourraient facilement se dégoûter d'une femme qui n'appartenait pas à une grande famille et qui ne possédait pas une fortune considérable. Et comme, d'autre part, il n'était pas disposé à faire de grandes dépenses en faveur de ses proches, parce que ses revenus étaient des biens ecclésiastiques, il préférait pour sa nièce un gentilhomme qui n'eût pas de trop hautes prétentions, quelque puîné de famille considérable, qui se distinguât plus par sa vertu et son économie, que par de grands biens et des seigneuries. Son choix tomba enfin sur Pedro Gon-

zalvo de Mendoza , neveu du duc d'Infantado. Ce jeune homme avait eu pour père don Alvarez , frère cadet de ce seigneur , et par conséquent moins opulent que lui ; mais depuis la mort d'Alvarez , le duc avait la tutelle de son neveu , et il poussait ardemment à cette alliance , afin de gagner l'amitié du puissant cardinal, et par là de l'influence dans le royaume. Ximenès était également charmé d'une union avec une si noble famille ; et de cette manière , cette affaire ne tarda pas à être menée à bonne fin (1).

Mais pendant le séjour qu'il fit alors à Alcalá , le cardinal rompit cet engagement, pour des motifs qui ne manquent pas d'importance. Le futur époux devait plus tard hériter de sa grand'mère, alors encore vivante, et qui était en même temps la mère du duc d'Infantado, une terre qui était la propriété particulière de cette dame , et Ximenès avait dès le principe mis cette considération en ligne de compte. Mais dans l'intervalle, le duc trompa sa mère, en lui représentant que Pedro Gonzalvo , par son union avec la jeune Cisneros et son alliance avec le riche et puissant cardinal, serait toujours très-riche sans cela, et qu'elle pourvoirait mieux au bien de la famille sous tous les rapports , si elle léguait le bien en question à un autre de ses petits-fils , par exemple , à son second fils , à lui. Cela eut lieu en effet ; mais ce manque de délicatesse blessa tellement le cardinal, qu'ayant représenté poliment que sa nièce était encore trop jeune et autres choses semblables , il rompit sans délai l'union projetée avec cette maison (2).

Bientôt cependant il se présenta un nouveau prétendant appartenant à la même famille de Mendoza ; le comte

(1) Gomez , l. c., p. 4053. Robles , l. c., p. 20. Fléchier , l. 3, p. 276, 277.

(2) Gomez , l. c., p. 4064.

Alonzo Suarez de Coruna , fils aîné du comte Bernardin de Coruna, lequel recherchait cette alliance avec empressement , par des considérations relatives à sa maison et à ses biens , situés près de Tolède. Ximenès hésita d'abord à donner sa nièce à un seigneur si riche et si considérable ; mais comme le comte n'exigeait pas une forte dot, et que le cardinal pouvait espérer de gagner dans la famille Urena un appui pour l'université d'Alcalá, il donna enfin son consentement à ce mariage, duquel est sortie une postérité heureuse et célèbre (1).

Ximenès montra aussi de la bienveillance pour le père de cette nièce, Jean son frère, qui vivait à Torrelaguna ; il fit magnifiquement rétablir la maison qu'il habitait et où il était né lui-même , racheta les anciennes possessions de sa famille , et en fonda un fidéi-commis pour son neveu Benoit et pour ses héritiers (2).

Mais ces soins ne lui faisaient pas oublier ceux qu'il devait à son diocèse. Pendant qu'il célébrait la fête de Pâques à Tolède en 1512 , réfléchissant à la misère qui naissait souvent pour le pauvre peuple de cette ville d'un renchérissement des vivres , et considérant que c'étaient précisément les plus nécessiteux qui étaient alors livrés aux mains des usuriers , il conçut le plan d'établir dans cette ville , pour les temps de nécessité, et comme un rempart contre l'usure , un magasin public de grains , à l'exemple de ceux qu'avait déjà fondés dans les anciens temps la sagesse des Romains. Il conféra sur cette affaire avec le préfet de cette ville , à laquelle il fit présent de 90,000 mesures de froment , qui devaient être entassées dans les nouveaux greniers, et distribuées d'après le besoin qu'on en aurait. Le magistrat de Tolède se char-

(1) Gomez , l. c., p. 4062. Robles , l. c., p. 20. Fléchier , l. 3, p. 294-293

(2) Gomez , l. c., p. 4065.

gea du soin de cette distribution ; et , par reconnaissance pour le bienfaisant archevêque, il fonda pour lui après sa mort un anniversaire dans la chapelle mozarabique, et chaque fois un de ses confrères de l'Ordre de Saint-François devait y faire son oraison funèbre. Les provisions données par Ximenès durèrent jusqu'en 1522; et Gomez se plaint qu'aucun des successeurs du cardinal n'ait suivi cet exemple de bienfaisance (1).

Ximenès prit les mêmes dispositions à Alcalá, à Cisneros et à Torrelaguna, sa patrie, où les magasins fondés par lui subsistaient encore du temps de Gomez, et étaient d'une utilité extraordinaire dans les temps de cherté; parce qu'alors les grains étaient vendus à bas prix aux pauvres, et qu'avec le produit, les greniers étaient de nouveau remplis pendant les années d'abondance.

Pour en témoigner leur reconnaissance, les villes susdites eurent entr'autres choses recours à des tables commémoratives, parmi lesquelles celle d'Alcalá portait l'inscription suivante :

*Æthere seu largus, seu parvus decidat imber,
Larga est Compluti tempus in omne Ceres (2).*

(1) Gomez, l. c., p. 4062.

(2) Ibid., p. 4062, 4063, 4065. Fléchier, l. 3, p. 294.

CHAPITRE XXIV.

Conquête de la Navarre. — Rapports de Ximenès avec Rome.

Pendant que Ximenès était ainsi occupé du soin de sa famille et de son diocèse, la guerre d'Italie contre la France avait commencé, et l'Espagne avait eu l'honneur de donner un général en chef à l'armée combinée des alliés. Ferdinand, comme nous le savons déjà, désigna à cet effet son vice-roi de Naples, don Raymond Cardona, que souvent, à cause de sa circonspection, on a comparé à Fabius Cunctator, et que Jules II, si prompt à agir, appelait par dérision *dame Cardona*. Pour l'animer à montrer plus d'activité, le pape avait mis près de lui en qualité de légat le cardinal Jean de Médicis, plus tard Léon X; et l'on ne peut guère douter que Cardona n'eût évité plus d'un désastre, s'il eût suivi les conseils que ce dernier lui donnait pour l'engager à agir avec plus de rapidité (1). Quant aux Français, ils avaient à leur tête un général de vingt-deux ans seulement, le comte Gaston de Foix, frère de la seconde femme de Ferdinand-le-Catholique; de sorte qu'on voyait opposés l'un à l'autre deux beaux-frères, aussi bien que deux légats, le cardinal de Médicis du côté du pape, et le

(1) Roscoe, Léon X, I p., p. 462.

cardinal Sanseverino, comme légat du synode schismatique.

Après quelques petites affaires, les deux armées se livrèrent, le 11 avril 1512, la sanglante bataille de Ravenne, presque sans exemple dans l'histoire de l'Italie, et qui aboutit à la défaite des confédérés et au triomphe de la France. Le cardinal de Médicis fut fait prisonnier, avec un grand nombre de généraux et de seigneurs, et tout paraissait presque perdu pour Jules II et ses amis.

Mais ce fut précisément cette bataille qui fut pour l'Espagne et pour le pape le commencement d'une meilleure fortune. Les Français, quoique vainqueurs, avaient fait de plus grandes pertes en morts que les vaincus, et, ce qui était d'une plus grande importance encore, le jeune héros, Gaston de Foix, était tombé dans la mêlée et avec lui, l'étoile de la France avait pâli.

La première conséquence importante de cette bataille, fut la conquête du royaume de Navarre par Ferdinand-le-Catholique.

Située entre l'Espagne et la France des deux côtés des Pyrénées, la Navarre avait dû nécessairement être toujours un objet de convoitise pour Ferdinand; car, sans la possession de ce petit pays, l'Espagne ne pouvait atteindre les limites que la nature lui a assignées, ni jouir d'une sécurité complète du côté du nord. Aussi disait-on que le roi de Navarre portait à sa ceinture la clef des Pyrénées. Alliés de la famille de Navarre par Eléonore, sœur de Ferdinand, ce prince et Isabelle voulurent, déjà de bonne heure, faire épouser à leur fils unique, qui mourut bientôt après, Catherine, héritière de Navarre. Mais l'habile mère de cette princesse fit avorter ce plan; et, française elle-même, elle donna sa fille à Jean d'Albret.

gentilhomme français, d'une maison voisine de la Navarre, mais peu célèbre. Depuis lors une aversion profonde existait entre l'Espagne et la Navarre, en dépit de toute démonstration extérieure d'amitié; et la crainte seule de Louis XII, qui élevait des prétentions sur la Navarre pour son neveu Gaston de Foix, tenait encore le roi Jean d'Albret uni à l'Espagne. Mais lorsque Gaston eut péri à la bataille de Ravenne, la Navarre n'ayant plus rien à craindre de la France et ayant beaucoup à craindre de l'Espagne, commença, dès le mois de mai 1512, à ouvrir des négociations avec Louis XII.

Vers le même temps, Ferdinand songeant à attaquer la France chez elle, demanda à cet effet passage libre par la Navarre (1). Déterminé dès le principe à un refus, Jean d'Albret chercha à amuser le roi d'Espagne par des négociations et à les traîner en longueur jusqu'à ce qu'il eût conclu une convention définitive avec la France. Mais d'autre part, il est aussi possible que Ferdinand, pour la sûreté du passage de ses troupes, éleva à dessein des prétentions trop hautes et qu'il demanda entr'autres la cession temporaire de plusieurs places fortes, pour être plus assuré d'essuyer un refus qui serait un prétexte de guerre contre la Navarre.

Il méditait encore ce projet et ne l'avait pas encore rendu public, lorsqu'il manda Ximenès, tant pour prendre son avis, que pour couvrir, autant que possible, aux yeux du peuple, l'injustice de son entreprise du nom respectable du cardinal. Toutefois Ximenès ne put ou ne voulut, à cause des affaires de son diocèse, se rendre auprès du roi à Logrona qu'au mois d'août 1512; mais il tâcha par ses lettres de le détourner de cette guerre injuste; et, en effet, il paraît qu'elles tinrent assez longtemps le roi en suspens.

(1) Martyr, Ep. 488

Mais tout à coup cette affaire prit une tournure toute différente ; le roi de Navarre ayant dans l'intervalle négocié secrètement avec la France dans un sens tout à fait hostile à l'Espagne se déclara prêt à sortir de la neutralité qu'il avait observée jusqu'alors, et à s'unir formellement contre elle avec la France. Ce traité fut signé le 17 juillet 1512 ; mais Ferdinand en eut déjà connaissance auparavant d'une manière particulière : un secrétaire du roi de Navarre ayant été assassiné, on trouva dans ses papiers une copie de ce traité, qu'un prêtre, nommé don Miguel, envoya de Pampelune au roi.

Ximenès se convainquit alors lui-même de la nécessité de cette guerre, et Ferdinand ne tarda pas à déclarer au roi Jean d'Albret, que, s'il ne prenait pas sans délai part à la lutte contre la France, son royaume serait envahi. La Navarre refusa naturellement ce qu'on lui demandait, et aussitôt la guerre lui fut déclarée. Les historiens espagnols plus récents, et avec eux Fléchier (1), soutiennent que Ferdinand s'appuya à ce sujet d'une bulle du pape Jules II, du 18 février 1512, par laquelle il excommuniait le roi de Navarre comme hérétique, apostat et ennemi de l'Eglise, et le déclarait privé de son royaume qu'il donnait à celui qui voudrait s'en emparer. Personne encore n'avait vu une pièce si remarquable, jusqu'à ce qu'enfin le dernier éditeur de l'Histoire d'Espagne par Mariana, l'inséra dans un appendice, après l'avoir tirée des archives royales de Barcelone.

La chose paraissait désormais hors de doute, lorsque, il y a quelques années, William Prescott, dans son *Histoire*

(1) L. 3, p. 295.

de Ferdinand et d'Isabelle (II, 521), éleva des difficultés, non sur l'existence, mais sur la date de cette bulle, et prouva, par beaucoup de raisons, qu'elle ne pouvait pas avoir été publiée avant la conquête de la Navarre, de même qu'elle fait déjà mention de l'alliance entre la Navarre et la France, qui cependant n'a été conclue que cinq mois après la date de cette bulle. Prescott montre en outre que cette bulle en cite une autre du 31 juillet 1512, qu'elle lui est par conséquent postérieure ; et il fait observer que le roi Ferdinand n'aurait pas manqué d'en appeler à ce document, qui eût été comme un acte de légitimation de la guerre qu'il entreprenait, si cette bulle avait déjà existé au début de cette guerre. Quelque exactes que soient ces observations, Prescott a toutefois laissé échapper la preuve la plus concluante contre l'authenticité de cette date, et que je découvre dans la lettre 491 de P. Martyr. En effet, lorsque Ferdinand, en juillet 1512, demandait que le roi de Navarre déclarât la guerre à la France, il ajoutait entre autres ces paroles importantes : « Si Jean d'Albret se refuse à prendre les armes contre un hérétique, il sera lui-même considéré comme hérétique. » Il résulte de ces paroles que le roi de Navarre n'avait pas encore été déclaré hérétique, et qu'ainsi la bulle en question n'avait pas encore été publiée au mois de juillet 1512. Ajoutez que P. Martyr, qui cependant vivait dans l'entourage du roi, annonce seulement à la fin d'août à un ami, comme la nouvelle *la plus récente*, l'excommunication lancée contre le roi de Navarre (1).

A cette époque, vers la fin d'août, Ximenès se trouvait précisément à Logrona, auprès du roi, pour l'aider de ses conseils, de son argent et de ses troupes (2). Mais il ne

(1) Martyr, Ep. 497.

(2) Gomez, l. c., p. 1063.

paraît pas y avoir fait long séjour : la prompte et heureuse issue de cette guerre rendit probablement inutile sa présence ultérieure à la cour. En effet, Jean d'Albret, homme de plaisir, s'enfuit lâchement de son pays, et les places fortes s'ouvrirent l'une après l'autre à Ferdinand et à son général, le duc d'Albe, grand-père de celui qui est si connu (1). Mais pendant ce même mois d'octobre où Ferdinand s'était rendu maître de presque toute la Navarre, la fortune parut vouloir l'abandonner de nouveau. Les Français s'avancèrent avec une nombreuse armée et ramenèrent dans son pays le roi chassé ; les Anglais, auxiliaires de Ferdinand, l'abandonnèrent précisément au moment du danger ; et, vers la mi-novembre, le duc d'Albe se vit si étroitement enfermé dans Pampelune avec son armée, qu'il paraissait infailliblement perdu.

Afin de rendre un peu de sérénité au roi, que ces événements avaient jeté dans une profonde tristesse, Ximenes lui envoya un bourgeois d'Alcala, nommé Santillo que, auparavant déjà, Ferdinand avait désiré avoir auprès de lui, à cause de ses saillies agréables et de ses réflexions fines. Ce Santillo, voulant faire sentir aux chevaliers et aux seigneurs qui vivaient à la cour quel était leur devoir dans ce moment critique, demanda au roi en leur présence la permission de se rendre à Pampelune et de chasser les Français. Le roi, comprenant à l'instant le sens de cette apparente fanfaronade, lui répondit avec intention : « Oui, si tu m'aimais réellement, et si tu avais le courage dont tu te vantes, depuis longtemps tu serais allé rejoindre l'armée, au lieu de rester oisif ici. » L'insinuation fut comprise, les courtisans se rendirent en toute hâte à Pampe-

(1) Cfr. à ce sujet, la déclaration publique de Ferdinand, du 30 juillet 1512, imprimée dans le premier tome des Papiers d'Etat du cardinal Granvelle (p. 76-83) dans la Collection des documents inédits. Paris, 1841.

lune et redoublèrent le zèle de l'armée. La ville fut sauvée, et la fortune revint sous les étendards de l'Espagne ; bientôt la France abandonna la Navarre et la laissa à Ferdinand, qui reçut, le 13 mars, les hommages du pays conquis (1).

Tandis que le sang versé pour l'Espagne, près de Ravenne, produisait de si précieux fruits, cette bataille ne s'était pas non plus montrée longtemps aussi préjudiciable au pape Jules II qu'on l'eût pu croire tout d'abord. Les Français, dans cette victoire, avaient perdu leur général en chef, et avec lui, l'esprit d'ensemble, un plan arrêté, l'ordre et le courage. A partir de là, leur bonheur commença à baisser, et avec la fortune, la considération dont ils jouissaient en Italie ; et trois mois à peine s'étaient écoulés, qu'on les vit, vers la fin de juin, au pied des Alpes, repoussés par les Suisses (2), amis du pape, et par les patriotes italiens, quitter l'Italie en fugitifs et hors d'état de défendre une seule des conquêtes qu'ils avaient faites. Milan même, dont la possession leur paraissait si assurée, les chassa de ses murs et avec eux le conciliabule, qui, pendant quelque temps, prolongea encore péniblement son existence à Lyon.

Depuis la bataille de Ravenne, le cardinal de Médicis était resté à Milan dans la captivité des Français ; et sous les yeux comme à la grande humiliation du synode schismatique, il avait à peine trouvé assez de temps, pour absoudre de l'excommunication les milliers de personnes qui venaient à lui, prêtes à faire pénitence pour avoir pris parti en faveur du conciliabule, ou pour avoir porté les armes contre le S. Siège. Les cardinaux fran-

(1) Gomez, l. c., p. 4063. Fléchier, l. 3, p. 297. Prescott, II p., p. 520.

(2) Le pape donna alors aux Suisses le titre honorable de : Principum domitorum et Ecclesiæ reparatores. Martyr, Ep. 490.

çais devaient l'emmener avec eux en France ; mais en chemin , il réussit à s'échapper par ruse ; et bientôt même , appuyé par l'Espagne , il rentra avec ses parents à Florence , d'où la maison de Médicis avait été bannie depuis assez longtemps par les partisans des Français dans cette ville. Jules II rentra de même en possession de tout ce que les armes françaises lui avaient arraché ; et dans le moment même où le conciliabule mourait d'extinction , complètement abandonné par l'empereur Maximilien , le concile général de Latran s'ouvrit le 10 mai 1512. A part l'évêque de Vich , ambassadeur de Ferdinand , aucun prélat espagnol n'y était présent , à cause de la continuation des hostilités (1) ; mais en revanche , il fut donné solennellement lecture , à la seconde session , du rescrit par lequel l'Espagne reconnaissait le concile. Jules II présida lui-même pendant les quatre premières sessions ; mais lors de la cinquième , qui eut lieu le 16 février 1513 , il ne put y prendre part pour cause de maladie : et cinq jours après , il n'était plus.

Après un conclave de courte durée , il eut pour successeur , le 11 mai 1513 , le savant cardinal de Médicis , sous le nom de Léon X. Le nouveau pape continua le concile sous sa propre présidence , et publia entr'autres , dans la huitième session et dans la neuvième , le 17 décembre 1513 et le 5 mai 1514 , une suite de décrets de réforme , dont le contenu , du moins en partie , nous occupera bientôt plus particulièrement.

A peine la Navarre était-elle conquise et l'Italie délivrée de l'oppression des Français , que le principal auteur de ces événements , Ferdinand d'Espagne , commença à se trouver mal. Germaine , sa seconde épouse , lui avait , en

(1) Harduin , Collect. Concil. t. IX , p. 4614 et 4616.

1509 , donné un fils , qui reçut le nom de Jean et se trouva héritier des royaumes d'Aragon , de Naples et de Sicile. Le fruit principal de l'union de Ferdinand et d'Isabelle , c'est-à-dire , l'unité et la grandeur de l'Espagne , semblait par là devoir être anéanti. Mais cet enfant ne tarda pas à mourir. Toutefois Ferdinand était si affermi dans son aversion pour les Flamands et pour son propre petit-fils , Charles , lequel , de son côté , avait été élevé en Belgique littéralement dans la haine de son grand-père , qu'il soupirait ardemment après la naissance d'un second fils , afin de borner la branche flandro-espagnole à l'héritage d'Isabelle. Ce désir était plus vif encore dans la reine Germaine , qui prévoyait qu'après la mort du roi , elle perdrait toute importance , si elle n'avait donné à Ferdinand un fils qui pût lui succéder au trône. Elle eut alors recours à des moyens artificiels ; et , par son ordre , un cuisinier français prépara un mets extraordinaire , dont Ferdinand goûta en mars 1513 à Carrioncillo , près de Medina del Campo , sans savoir probablement de quels ingrédients il était composé (1). Mais il eut pour effet de rendre le roi malade , de provoquer en lui des nausées et de fréquents vomissements , et de le faire tomber dans la fièvre , pendant qu'il passait la semaine sainte dans le couvent des Hiéronymites à Mejorada (2).

Lorsqu'il se trouva un peu mieux , il se rendit à Valladolid et manda auprès de lui Ximenès , afin de jouir de sa société et de ses conseils dans les affaires de l'Etat , et en particulier dans ses négociations avec la France.

La jeune noblesse organisa alors des fêtes brillantes et des tournois , afin de rendre un peu de gaieté au roi malade ; et le jeune époux de la nièce du cardinal , le comte

(1) Martyr , Ep. 531. Ferreras.

(2) Martyr , Ep. 517, 519.

Alphonse de Coruna , se distingua en cette occasion d'une manière toute particulière , par sa magnificence et ses grandes dépenses : Mais Ximenès , qui assista à la fête à côté du roi , se chargea des dépenses faites par le jeune comte , lesquelles ne s'élevaient pas à moins de sept mille ducats ; et comme son trésorier voulait lui faire des représentations à ce sujet , le cardinal le tranquillisa en lui disant : « Puisque j'ai choisi le jeune comte pour époux à ma nièce , je dois aussi l'entourer d'un éclat convenable , si je ne veux pas passer pour avare ; d'ailleurs , cette dépense n'est pas tout à fait inutile , puisqu'elle a servi à égayer le roi (1). »

Une autre affaire qui lui arriva pendant son séjour à Valladolid , lui fut bien plus désagréable. Il avait chargé de la construction d'un couvent à Torrelaguna l'architecte Jean Campero , avec qui il avait fait un contrat en due forme ; mais pendant l'absence du cardinal , celui-ci entreprit à Salamanque une autre besogne qui était plus lucrative , et laissa les constructions commencées au point où elles en étaient. A cette nouvelle , Ximenès envoya à Salamanque Pedro Gonzalvo Valéra , pour engager l'architecte à tenir son engagement. Campero , redoutant la colère du cardinal , éprouva alors une crainte si vive qu'il se cacha , et ne consentit à reparaitre que sur la promesse d'une entière sécurité. Complètement gagné par une augmentation considérable ajoutée à la somme convenue , il retourna aussitôt à Torrelaguna et travailla alors avec tant de précipitation à la bâtisse de ce couvent , que les gros murs sortirent d'aplomb et qu'il fallut les abattre jusqu'aux fondements. Ximenès toutefois supporta encore ce contre-temps avec calme ; et , pour tout dédommagement , il se contenta de voir que l'architecte travailla désormais avec plus de zèle et de

(1) Gomez, l. c., p. 4064. Fléchier, l. 3, p. 299.

soin , et qu'il s'acquitta très-bien du grand aqueduc qu'il fit alors construire pour la ville où il était né (1).

Pendant les négociations qui eurent lieu avec Campero , Ximenès s'était rendu à Madrid vers la fin de l'année 1513. Il passa ensuite de nouveau quelque temps à Alcala , où il reçut au printemps de 1514 , la visite du roi , dont nous avons parlé au chapitre onzième de cet ouvrage. Il travailla aussi de nouveau à la réforme de l'Eglise , et vit terminer les couvents fondés par lui à Alcala et à Tolède (2). Mais ce qui est plus important , ce sont les rapports qu'il commença alors à avoir avec le concile de Latran. Le pape Léon X , qui continuait ce concile , avait une si grande estime pour Ximenès , qu'il suppléa par une échange de lettres à sa présence dans cette assemblée , et lui demanda par écrit son conseil sur la plupart des choses importantes qui s'y traitaient. Le cardinal , de son côté , s'empressa de mettre à exécution dans son diocèse les décrets du concile avant même qu'il fût terminé ; et à peine la huitième et la neuvième session avaient-elles été tenues , qu'il en fit déjà publier les décrets de réforme. Le premier était relatif aux moyens à prendre contre la philosophie fautive et incrédule de cette époque. Maint professeur cherchait à se mettre à couvert des punitions ecclésiastiques , en se retranchant derrière la maxime qu'une chose théologiquement vraie peut être philosophiquement fautive ; mais Léon X leur ôta ce subterfuge , et insista pour que les professeurs , dans la lecture des classiques païens , rendissent attentifs aux pensées fausses sous le rapport religieux et leur opposassent la vérité chrétienne. Et afin d'agir encore plus efficacement contre l'incrédulité , ce pontife crut nécessaire de prescrire aux ecclésiastiques

(1) Gomez, l. c., p. 4064, etc.

(2) Martyr, Ep. 530. Gomez, l. c., p. 1064, etc.

et à ceux qui aspiraient à cet état, de ne pas étudier exclusivement la philosophie pendant plus de cinq ans ; mais d'assister aussi à des leçons de théologie , afin qu'ils y trouvassent un contrepoids contre la philosophie incrédule. Toutefois, personne ne devait être empêché d'étudier la philosophie , même pendant plus de cinq ans , si on y joignait la théologie et le droit canon (1).

Ce règlement fut exécuté sans retard par Ximenès dans son université, conformément au désir que le concile en avait exprimé aux évêques ; et le cardinal en fit autant d'une seconde prescription donnée dans la neuvième session. Parmi beaucoup d'autres réformes indiquées, il y était ordonné aux maîtres de ne pas se borner à enseigner à leurs élèves la grammaire et les autres sciences humaines de toute espèce ; mais de leur apprendre aussi la doctrine chrétienne, les dix commandements de Dieu et les articles de notre foi , et de leur faire lire et apprendre des hymnes , des psaumes et des vies de saints. Les dimanches particulièrement et les jours de fête , on ne devait pas enseigner autre chose , et la jeunesse studieuse devait être tenue à assister , non-seulement à la messe, mais aussi au sermon , aux vêpres et autres exercices de piété qui se font dans la maison de Dieu (2).

Mais, tout en exécutant dans son université les prescriptions du concile, Ximenès n'oubliait pas de prendre soin des professeurs : il leur fit construire trois maisons de campagne où ils pouvaient se rendre pendant les jours fériés , et s'y remettre convenablement des fatigues de la vie d'enseignement (3).

(1) Harduin, l. c., t. IX, p. 4749 et 4720.

(2) Ibid., p. 4754.

(3) Gomez, l. c., p. 4066, etc. Fléchier, l. 3, p. 304.

Le plan conçu par Léon X de corriger le calendrier Julien, plan qui ne fut mis à exécution que deux âges d'hommes plus tard , par Grégoire XIII, trouva aussi dans Ximenès un chaud partisan ; et comme Antoine Lébrija rapportait ironiquement à ce sujet la fable satirique où il est dit qu'autrefois Jupiter, lorsque le monde était en proie à des querelles sanglantes (comme sous Léon X), convoqua les dieux à un grand conseil pour délivrer les hommes, non de leur misère , mais de la peine de devoir à l'avenir couper la citrouille , Ximenès lui répliqua : « Vous venez de raconter là une histoire bien ingénieuse : mais l'objet dont il s'agit ici n'a pas si peu d'importance que vous le pensez ; au contraire , les Pères , les monarques et les conciles les plus célèbres s'en sont déjà occupés , et la décision de cette question serait certainement d'une utilité réelle pour l'Eglise. » Sur quoi Lébrija le remercia de cette réprimande amicale, et l'assura que dans sa pensée cette satire n'avait pas été sérieuse (1).

Quel que fût le dévouement dont jusqu'à présent nous avons vu notre Cardinal donner des preuves au pape Léon X , il ne s'en déclara pas moins résolument contre lui en d'autres points. Afin de pouvoir continuer la construction de la grande basilique de Saint-Pierre, commencée par Jules II , Léon X renouvela, dans les années 1514-1516 (2), l'indulgence déjà accordée dans ce but en 1506 ; et la bulle donnée à ce sujet fut publiée en Espagne de l'aveu de Ferdinand. Bien que Ximenès louât ceux qui secondaient de leur fortune les entreprises pieuses , et entr'autres la construction des églises, il manifesta ouvertement sa désapprobation au pape et au roi , de ce qu'on accordait des indulgences pour de semblables aumônes :

(1) Gomez, l. c., p. 4066

(2) Pallavicini Hist. conc. Trident. l. I, c., 3, n. 7. Schröckh.

c'est que le rigoureux prélat croyait voir, dans ces remises des peines temporelles et des œuvres de pénitence, l'affaiblissement de la discipline de l'Église et un adoucissement dangereux (1).

Ce zèle pour la sévérité de la discipline ecclésiastique, fut encore la source de l'opposition que le cardinal manifesta contre Rome dans une autre occasion. Un chanoine d'Avila avait obtenu du pape la dispense d'assister au chœur, avec le privilège de pouvoir, même lorsqu'il y manquait, recevoir les présences ou distributions quotidiennes, auxquelles n'ont droit, d'après les règles canoniques, que les chanoines présents à l'office divin. Craignant que cette exception n'en entraînat d'autres à sa suite, au grand détriment de l'ordre, Ximènes, en sa qualité de métropolitain, s'opposa à cette exemption, et détermina ce chanoine à y renoncer. En outre, il donna au roi le conseil de se faire désormais présenter avant leur publication toutes les lettres patentes venant de Rome; conseil qui peut trouver une excuse, mais jamais sa pleine justification, dans le grand nombre de dispenses que Rome accordait alors, et dans la facilité avec laquelle on les obtenait (2).

(1) Gomez, l. c., p. 4065.

(2) Ibid., l. c., p. 4066.